PREMIÈRE ANNÉE. — N° 20. Jeudi 20 Août 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X°)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

LE BON MOYEN



Rouflon et Pruno, cavaliers de 2e classe au 33e hussards, étaient deux fameux lapins, ils avaient trouvé le moyen de découcher à tour de rôle sans se faire pincer.



Et cela au nez et à la barbe du terrible adjudant Rouspétant qui ne pouvait la nuit faire deux pas en ville sans rencontrer l'un des deux cavaliers



Le malheureux adjudant avait beau chaque fois rentrer au plus vite au quartier pour faire contre-appel.



Peine inutile, le délinquant était toujours trouvé dans son lit, ronflant à perdre haleine. Cela tenait du miracle. Rouspétant en perdait le boire et le manger, et il en était arrivé à se demander si vraiment les cavaliers rencontrés en ville existaient réellement et s'il n'était pas sujet à des hallucinations.



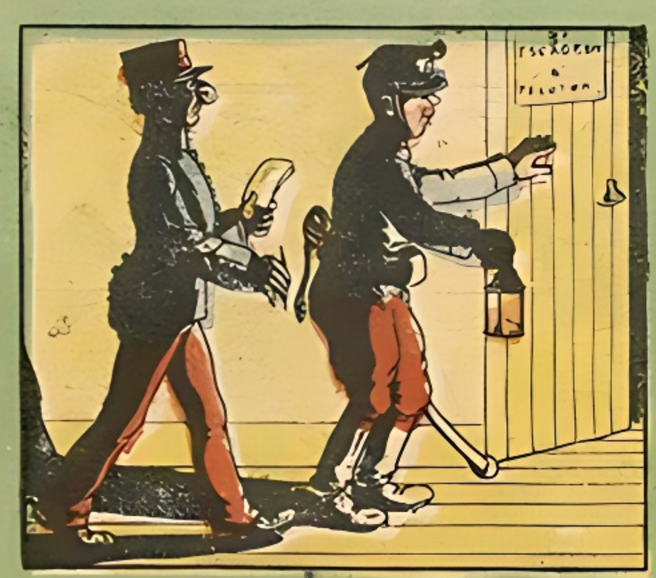
Il alla consulter le major; celui-ci, après l'avoir ausculté, gravement lui déclara qu'il était atteint d'anémie cérébrale et il lui conseilla de ne plus boire d'absinthe et de prendre un congé de convalescence d'un mois pour se remettre.



L'adjudant partit donc en congé et pourtant il n'était aucunement malade; quant aux deux loustics ils n'avaient jamais tant ri.



Leur truc en effet était bien simple : quand c'était au tour de Rouflon de découcher, ce dernier sautait le mur après l'appel et Pruno venait s'installer dans le lit de son camarade après avoir soigneusement défait le sien



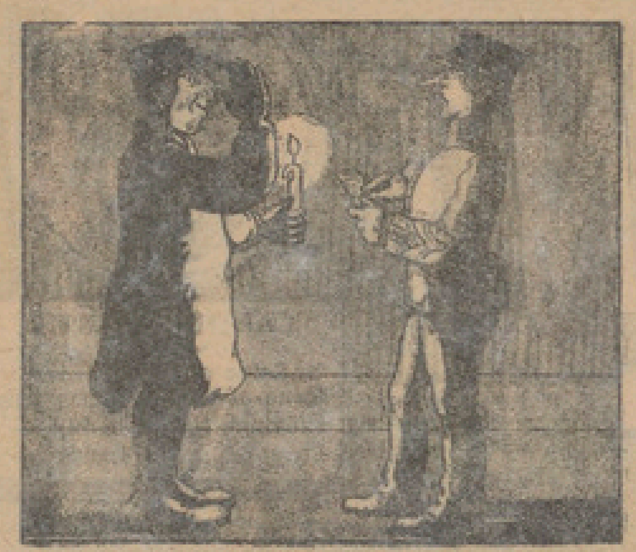
S'il y avait contre-appel dans la nuit, le chef arrivait précédé d'un homme de garde portant un falot. Rouflon, qui était en ville mais dont le lit était occupé par Pruno, était porté présent. Quant à Pruno, qui était présent, il était porté absent puisque son lit était vide.



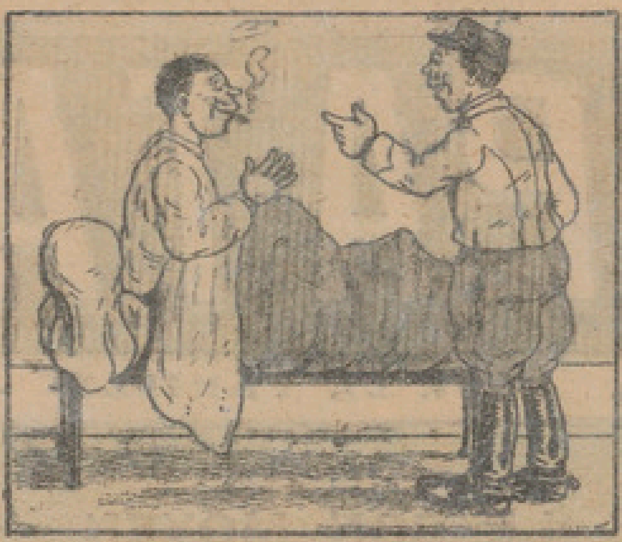
Le chef passait ensuite rapidement dans un autre peloton, aussitôt Pruno bondissait hors du lit de son camarade et s'élançait en chemise à la poursuite du sous-officier qu'il rejoignait à l'autre bout du bâtiment.

(*Voir la suite page 2*)

LE BON MOYEN *(Suite.)*



« Chef ! disait-il, j'étais descendu pour un besoin pressant et en remontant dans la chambre on m'a dit qu'il y avait eu contre-appel et que vous m'aviez porté absent, je vous prie d'avoir l'obligeance de bien vouloir rectifier cette erreur. »



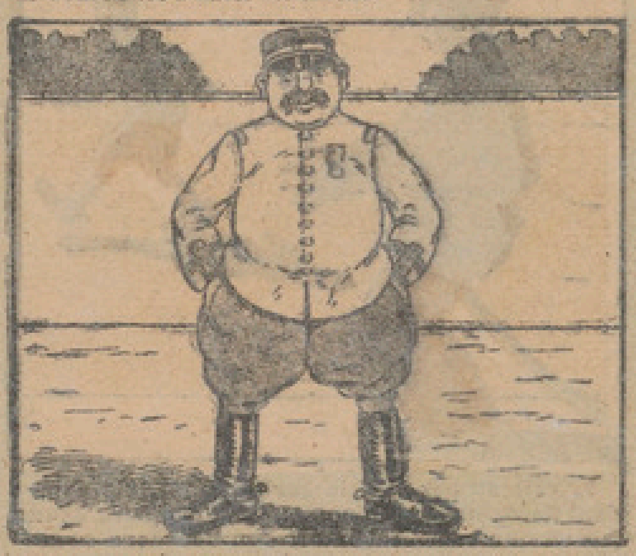
Ceci fait, il s'en retournait se coucher avec tout le calme d'une conscience tranquille et, le matin, au petit jour, il racontait à son ami Roulion qui venait de rentrer les péripéties de la nuit, ce qui avait toujours le don de les amuser follement.



Le lendemain c'était au tour de Pruno de s'éclipser, Roulion prenait sa place et jouait le rôle en sens contraire.



Or, comme il n'y avait guère contre-appel que de temps en temps et que ce n'était pas chaque fois le même gradé qui venait dans les chambres, le manège des deux amis passait inaperçu.



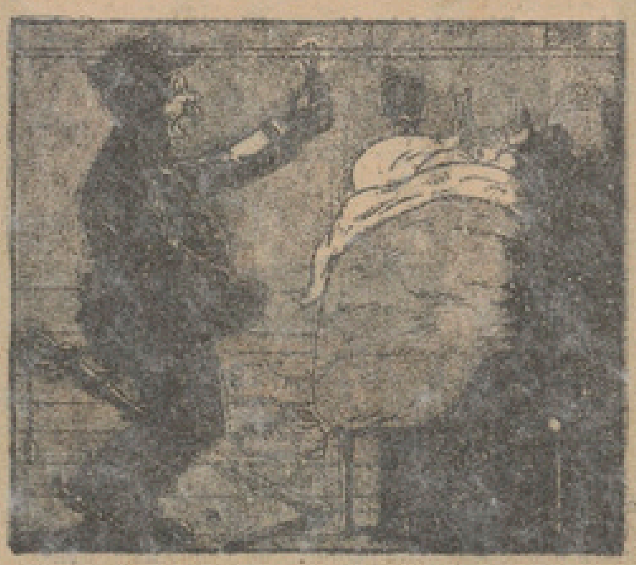
Au bout d'un mois l'adjudant Rouspétant revint de permission, la mine fraîche, réjoui et crevant de santé.



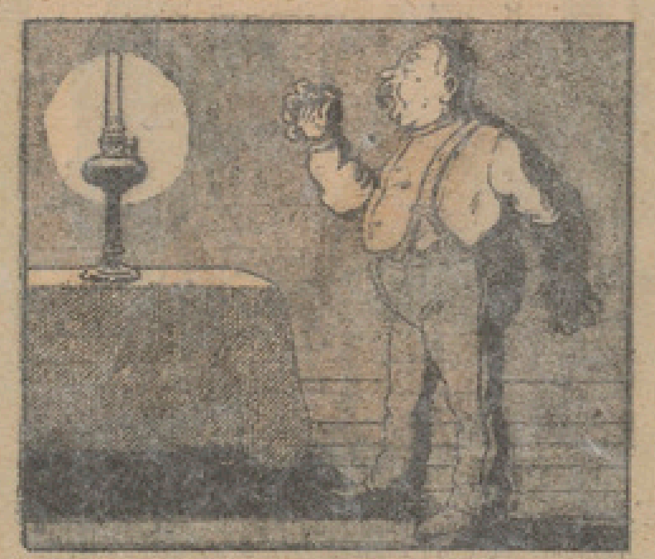
Le soir même il était allé au concert de l'endroit pour passer une soirée agréable lorsqu'en sortant de l'établissement, il se trouva nez à nez avec Pruno, lequel s'empressa de faire demi-tour et de déguerpir au plus vite.



Il était minuit et il n'y avait ce soir-là aucune permission. Rouspétant estomaqué prit, comme il avait déjà fait bien souvent, le chemin du quartier au pas gymnastique.



Et, comme il lui était arrivé maintes fois, il dut constater que Pruno, qu'il avait rencontré quelques minutes auparavant, était pour l'instant emmitouflé dans ses draps et ronflait comme un orgue.



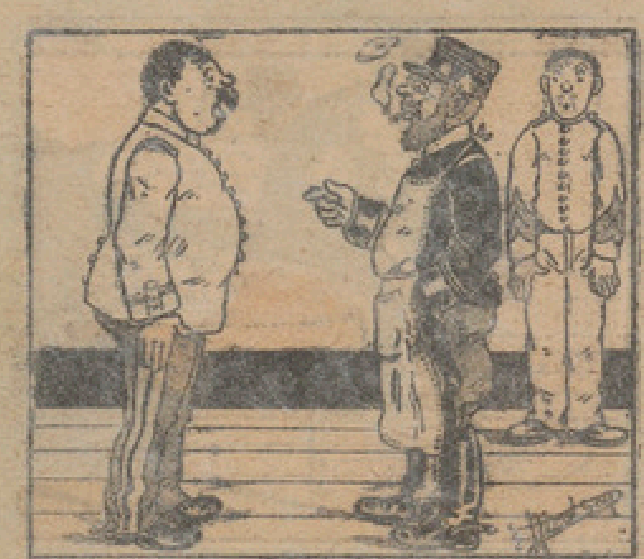
Soucieux, l'adjudant se retira chez lui, cherchant mais en vain à percer ce mystère



Le lendemain il retourna au concert et à la sortie il se trouva brusquement en face de Roulion. Instinctivement, par la force de l'habitude, Rouspétant refit ce qu'il avait fait la veille et, cette fois encore, il dut reconnaître qu'il s'était trompé et cela dura un mois, tantôt il rencontrait Pruno, tantôt Roulion.



A tel point qu'affolé et se sentant devenir fou, il donna de véritables marques de dérangement cérébral..



...et qu'étant retourné à la visite, le major, cette fois, fit un rapport pour le faire mettre à la retraite d'office pour raison de santé.



M. Harrisson, l'administrateur principal de la « Black Star Line », importante compagnie de navigation, vint consulter chez lui Walter Stanton, le célèbre détective.

— Je viens de la part de la compagnie, dit M. Harrisson, pour vous demander de bien vouloir nous aider à éclaircir des faits mystérieux qui se passent à bord de nos bateaux depuis quelque temps.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner des détails ?

— Certainement. Voici, depuis six mois environs commença l'administrateur, plusieurs vols ont eu lieu sur nos transatlantiques. Les passagers sont dévalisés et leurs bijoux disparaissent d'une façon inexplicable. Le voleur doit être très habile, car il ne laisse aucune trace derrière lui.

— Les passagers qui ont été ainsi dévalisés ont-ils des droits sur quelqu'un ?

— Aucun.

— A quel moment ces vols ont-ils généralement lieu ?

— Toujours pendant la nuit, répondit M. Harrisson.

— Mais les portes des cabines des passagers ne sont-elles pas fermées à clef ? demanda Walter Stanton.

— Certainement, et lorsque les vols devinrent si nombreux, des instructions furent données aux capitaines des bateaux de faire surveiller les corridors pendant la nuit.

— Et rien de suspect n'a été vu ?

— Absolument rien.

Walter Stanton réfléchit pendant un moment.

— Avez-vous la liste des bateaux sur lesquels les vols ont eu lieu ? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'administrateur en la tendant au détective, vous verrez d'après cette liste que les passagers des bateaux suivants, entre Liverpool et New-York, ont été dévalisés : « le *Good Hope*, le *Carniola*, le *Libanus* et le *Négroland*, et au retour ceux du *Tuscany*, *Carniola*, *Salerno* et du *Libanus*.

— Puis-je garder cette liste ? demanda Stanton.

— Certainement, répondit l'administrateur.

— Avez-vous quelques soupçons sur le personnel des bateaux en question ?

— Non, nous n'avons pu rien découvrir, sans quoi nous aurions évité d'ébruiter l'affaire, car cela devient sérieux, monsieur Stanton, et cela fait un tort considérable à la compagnie.

— Je comprends cela, monsieur Harrisson, je vais réfléchir à ce sujet et je viendrai vous voir d'ici peu.

— Nous vous aiderons autant que nous le pourrons, ne reculez devant aucune dépense, notre compagnie est riche et nous voulons à tout prix éclaircir cette affaire.

Lorsqu'il fut seul, Walter Stanton examina attentivement la liste que l'administrateur lui avait laissé, et soudain une exclamation s'échappa de ses lèvres.

— C'est curieux ! murmura-t-il, d'un air satisfait, il n'y a aucun doute assurément, c'est l'œuvre d'une bande organisée.

Le lendemain matin il se rendit à la compagnie et fut introduit dans le bureau de M. Harrisson.

— Nous avons affaire à une bande, monsieur Harrisson, dit le détective.

— Comment savez-vous cela, monsieur Stanton ?

— D'après la liste que vous m'avez communiquée, vous verrez en plaçant les voyages par ordre de dates, que les vols ont commencé sur le *Libenus* pendant la traversée de Liverpool à New-York. Le vol suivant a eu lieu sur le *Good Hope*, de New-York à Liverpool. Quelques jours plus tard, le troisième a été commis sur le *Carniola*, de Liverpool à New-York, et ainsi de suite, vous pouvez retracer les vols qui ont eu lieu depuis six mois. Ceci, continua Walter Stanton, me fait présumer que nous avons affaire à une bande dont les membres font la navette entre Liverpool et New-York.

— C'est étonnant, dit M. Harrisson, aucun passager n'a fait plus de deux traversées pendant ces six mois, et il y a eu huit vols ?

— Oh ! mais les voleurs sont trop malins pour voyager aller et retour, sous le même nom, répondit le détective.

— Alors, que pensez-vous faire ?

— Le meilleur moyen, je crois, répliqua Walter Stanton, est pour moi d'aller à New-York et de revenir. Quand arrive le prochain bateau ?

— Le *Carniola* doit arriver demain après-midi, répondit M. Harrisson.

— Je me demande si la bande est à bord ?

— Nous verrons cela demain.

— En tout cas, s'ils y sont, dit le détective, ils retourneront probablement à New-York par le prochain bateau, quand part-il ?

— Le *Libanus* part vendredi.

— Bon, je prendrai ce bateau, dit Stanton. Voulez-vous me retenir une cabine sous un faux nom : M. Ralph Barnette, par exemple.

— Certainement, répondit M. Harrisson, et tandis que le détective attendait, il lui fit retenir une place.

Le lendemain, Walter Santon revint trouver M. Harrisson.

— Tenez, regardez cela, lui dit l'administrateur.

Et il lui tendit un télégramme qui contenait ces mots :

« Huit passagers dévalisés sur *Carniola* ; montant du vol : 12,680 francs, attendons instructions. »

— Nous allons être obligé de payer, dit M. Harrisson tristement.

Il consulta un carnet et ajouta :

Ceci fait un total de 85,475 francs que nous avons remboursé aux passagers victimes de ces vols audacieux.

— Hum ! c'est certainement très sérieux, remarqua Walter Stanton. Néanmoins, je ferai mon possible pour découvrir les voleurs.

— Je sais que vous ferez tout ce que vous pourrez, répliqua l'administrateur.

« Ne regardez pas à la dépense, je vais télégraphier à notre agent de New-York qu'il tienne à votre disposition l'argent dont vous aurez besoin.

Le vendredi suivant cette entrevue, Walter Stanton prit place à bord du *Libanus* sous le nom de M. Ralph Barnett, il portait une perruque et une barbe blanches et avait tout à fait l'apparence d'un vieillard voyageant pour sa santé. Le détective examina attentivement un par un les passagers, mais rien n'éveilla ses soupçons. Pendant les deux ou trois premiers jours de la traversée, Stanton entra en conversation avec chacun des passagers. Quatre d'entre eux lui dirent qu'ils devaient revenir en Angleterre par le premier bateau de la « Black Star Line ». Les noms de ces passagers étaient : MM. Andrew, Blake, Georges Scott, Mme Cornhill et Peter Cornhill. Walter Stanton ne soupçonna aucun de ces quatre passagers, mais il résolut néanmoins, de les surveiller attentivement. Jusqu'ici aucun vol n'eut lieu.

Lorsque le détective entra dans sa cabine ce soir-là, il plaça quelques articles de bijouterie en vue pour amorcer le ou les voleurs ainsi qu'il le faisait chaque soir, mais jusqu'à présent sa cabine n'avait pas été visitée. Il ne ferma pas sa porte à clef mais il plaça son revolver sous son oreiller. En plaçant l'arme il fit cette remarque : « Tiens, on a changé mon oreiller, celui-ci me semble pas aussi bon ; ah ! ça ne fait rien, je dois me tenir sur le qui vive ! »

Walter Stanton se coucha. A peine était-il au lit depuis quelques minutes qu'une sorte d'assoupissement s'empara de lui et il s'endormit profondément malgré sa résolution de rester éveillé.

Le lendemain matin, lorsque le détective se réveilla, il s'aperçut que les bijoux qu'il avait laissé en évidence avaient disparu.

Il n'était pas le seul passager qui avait été dévalisé, car il entendit de nombreuses voix qui criaient :

— Où est le capitaine ?

— J'ai été volé !

— Mes précieux bijoux ont disparu !

Les passagers furieux formaient des groupes, causant avec animation et protestant vigoureusement.

— Il faut fouiller le bateau, cria l'un d'eux, on m'a dérobé pour plus de 5,000 francs de bijoux.

— C'est cela, c'est cela, dit un autre.

Et plusieurs passagers allèrent trouver le capitaine. Le bateau fut fouillé de fond en comble mais naturellement aucune trace d'argent ou de bijoux ne fut trouvée.

— La compagnie vous dédommagera, mesdames et messieurs, dit le capitaine.

Et les passagers durent se contenter de cette promesse.

Walter Stanton commençait à se tourmenter, jusqu'ici il n'avait pas trouvé le moindre indice. Il avait bien quelques soupçons, mais il fallait qu'il fasse un second voyage pour voir si ses doutes étaient justifiés.

Aucun autre vol n'eut lieu, mais Walter Stanton fut très occupé, pendant la reste de la traversée, à suivre une piste qu'il pensait être la bonne.

A New-York, il envoya un long câblogramme à M. Harrisson annonçant à l'administrateur les vols qui avaient eu lieu et lui disant que, quoique n'ayant aucun indice, il s'attendait à un meilleur résultat en faisant la traversée de retour sur le *Carniola*.

Le détective prit un second déguisement et cette fois avec sa barbe et ses cheveux gris en désordre et ses vêtements négligés, il avait l'air d'un vieux savant excentrique, sous le nom de professeur Wakefield, il retint une

cabine à bord du *Carniola* qui quitta New-York deux jours plus tard.

Le nombre des passagers était beaucoup moindre que d'habitude. Les nombreux vols commençaient à effrayer les voyageurs qui désertaient la « Black Star Line ». Walter Stanton examina attentivement tout le monde à bord.

Les quatre passagers qui avaient dit qu'ils reviendraient à Liverpool sur le *Carniola* : M. Andrew Black, M. Georges Scott, Mme Cornhill et M. Peter Cornhill étaient à bord et causèrent avec le professeur Wakefield comme s'ils ne l'avaient jamais vu.

Le détective continua ses observations et fut satisfait. Il attendait que la bande se mît à l'œuvre ; pendant trois nuits il resta éveillé jusqu'à l'aurore guettant les visiteurs, mais aucun vol ne fut commis. Le quatrième soir, quand Walter Stanton regagna sa cabine, son regard se porta rapidement sur son lit comme d'habitude.

— Bon ! murmura-t-il, on a encore changé mon oreiller !

Cette nuit-là, le détective refit son lit. Il cacha l'oreiller dessous et plaça quelques vêtements sous le drap de façon à former un oreiller. Puis il se coucha, fit semblant de dormir. Pendant près d'une heure, il attendit ; soudain, il entendit un léger bruit à la porte. Quoique celle-ci fût fermée à l'intérieur, elle fut ouverte facilement et un homme se glissa dans la cabine. La respiration de Stanton était longue et régulière, et ses yeux étaient apparemment fermés, mais en réalité, il regardait à travers ses cils baissés. Il reconnut l'homme immédiatement c'était Morgan un des « stewarts » ; Walter Stanton sourit en lui-même lorsqu'il vit le voleur s'approprier les bijoux en imitation que le détective avait acheté pour quelques dollars à New-York, puis Morgan se glissa dehors et referma la porte sans bruit derrière lui.

— Je suis fixé, murmura Stanton avec satisfaction. A présent, je peux dormir.

Il ferma les yeux et fut bientôt plongé dans un profond sommeil. Le lendemain matin les réclamations recommencèrent. Une douzaine de cabines avaient reçu la visite des voleurs. Walter Stanton se joignit aux passagers et, apercevant Morgan, il l'appela :

— Allez chercher le capitaine ! cria-t-il, et dites-lui que je veux le voir immédiatement : on m'a volé pour plus de six mille francs de bijoux !

— C'est inutile, monsieur, il ne se dérangera pas, répondit Morgan.

— J'insiste pour que vous y alliez ! cria Stanton, furieux.

— Oh ! très bien, monsieur, j'y vais, j'y vais ! répondit l'homme en haussant les épaules.

Il se dirigea vers la cabine du capitaine suivi de près par le détective. Morgan frappa à la porte.

— Entrez ! répondit la voix du capitaine, d'un ton contrarié.

Morgan entra et était sur le point de faire la commission de Walter Stanton, lorsqu'il entendit la porte se fermer derrière lui et se retourna juste à temps pour se trouver nez à nez avec le revolver du détective.

— Allons ! vous êtes découvert, Morgan ! dit tranquillement Stanton.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le capitaine.

— Je suis Walter Stanton, dit le détective, engagé par votre compagnie pour découvrir les voleurs qui ont dévalisé vos passagers, et cet homme fait partie de la bande.

— Vous êtes Walter Stanton ? cria le capitaine avec stupéfaction.

Le détective retira sa perruque et sa fausse barbe et révéla ses traits bien connus aux deux hommes.

— Capitaine, je vous confie cet homme ! dit-il en désignant Morgan, je vais revenir tout à l'heure.

Walter Stanton reprit son déguisement et quitta la cabine. Les passagers étaient encore en train de causer avec animation par petits groupes. Le détective marcha droit vers un monsieur qui discutait très haut et conseillait les passagers sur ce qu'ils devaient faire.

— Monsieur Brodrick, dit Stanton, le capitaine m'a dit de demander à quelqu'un parmi les passagers de bien vouloir venir avec moi pour nous consulter au sujet de cette affaire. Voulez-vous venir, monsieur Brodrick ?

— Oh ! demandez à quelqu'un d'autre, dit modestement M. Brodrick.

— Non, non, allez-y, monsieur ! dirent ensemble tous les passagers.

Les deux hommes se dirigèrent vers la cabine. Brodrick sursauta lorsqu'il vit Morgan, mais la vue du revolver de Stanton l'apaisa.

— Permettez-moi de vous présenter un autre membre de la bande, le chef, je crois, dit le détective, avec calme, au capitaine.

Stanton informa ce dernier, étonné, comment il était arrivé à découvrir les coupables. Ses soupçons avaient été éveillés lorsqu'il s'aperçut qu'on lui avait changé son oreiller.

Cette nuit-là, le vol avait eu lieu ; au second voyage, son oreiller avait été également changé et, de nouveau, les vols avaient été commis.

Walter Stanton sonna et envoya un stewart chercher l'oreiller. Il l'éventra et montra au capitaine un système ingénieux au moyen duquel la pression de la tête déclanchait un léger ressort placé au milieu de l'oreiller, et laissait échapper des vapeurs anesthésiques qui plongeaient la personne dans un profond sommeil pendant sept ou huit heures. Le détective savait que le chef de la bande voyageait « aller et retour » et il avait fait une liste de tous les signes particuliers qu'il avait constaté chez les passagers. Sur le *Libanus*, il avait remarqué qu'un homme nommé Marshall avait une large cicatrice sur le cou. Brodrick avait exactement la pareille et le détective n'avait pas eu de peine à deviner que Marshall et Brodrick ne faisaient qu'un seul et même homme.

— Où sont les bijoux que vous avez volés cette nuit, monsieur Brodrick ? demanda Stanton.

— Ils sont dans ma cabine, répondit l'homme en souriant d'une façon bizarre.

Morgan fut enfermé dans une chambre vide et le capitaine accompagna Brodrick jusqu'à sa cabine. Néanmoins, Walter Stanton, qui avait remarqué le sourire bizarre de l'individu, alla sur le pont et se pencha juste au-dessus du hublot de la cabine de Brodrick. Comme il regardait, il entendit un léger bruit de lutte et vit un couteau lancé à travers le hublot, puis un homme se jeter rapidement à la mer. En un clin d'œil, Stanton retira ses chaussures et plongea juste à temps pour saisir l'homme qui allait disparaître. Un canot fut immédiatement descendu et le détective et son prisonnier furent ramenés sur le pont.

Stanton descendit immédiatement dans la cabine de Brodrick et trouva le capitaine étendu à terre perdant le sang par une horrible blessure.

Se voyant découvert, Brodrick avait résolu de se jeter à la mer et avait profité de l'occasion lorsque le capitaine l'avait conduit à sa cabine pour chercher les bijoux volés.

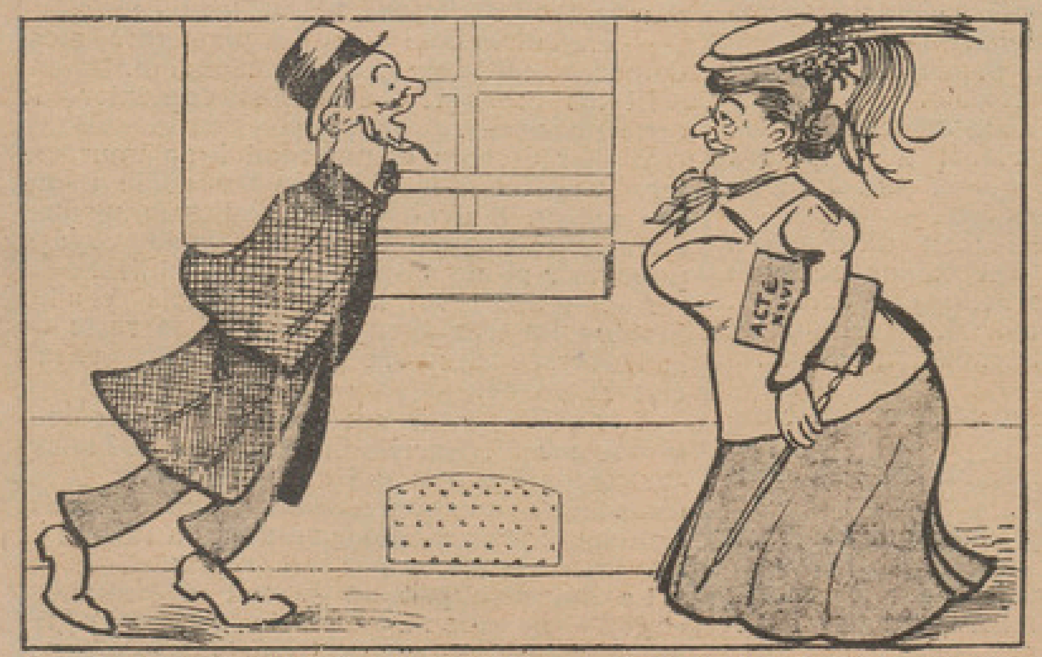
Saisissant un couteau, il avait sauté sur le malheureux capitaine et l'avait poignardé, puis, ayant jeté son couteau à travers le hublot, il avait mis son projet à exécution. Le détective fouilla la cabine et ne trouva rien. Mais il aperçut en dehors du hublot une corde mince, très solide qui plongeait dans l'eau, il la tira et remonta un petit coffret en fer hermétiquement fermé dans lequel Brodrick avait caché les bijoux volés. Le chef pris, le reste de la bande ne tarda pas à tomber aux mains de l'habile détective.

Plusieurs membres de cette association étaient employés comme « stewarts » à bord des bateaux de la « Black Star Line » ; ils étaient chargés de changer les oreillers des passagers contre ceux préparés par eux pour les endormir afin de permettre aux autres de pénétrer aisément dans les cabines.

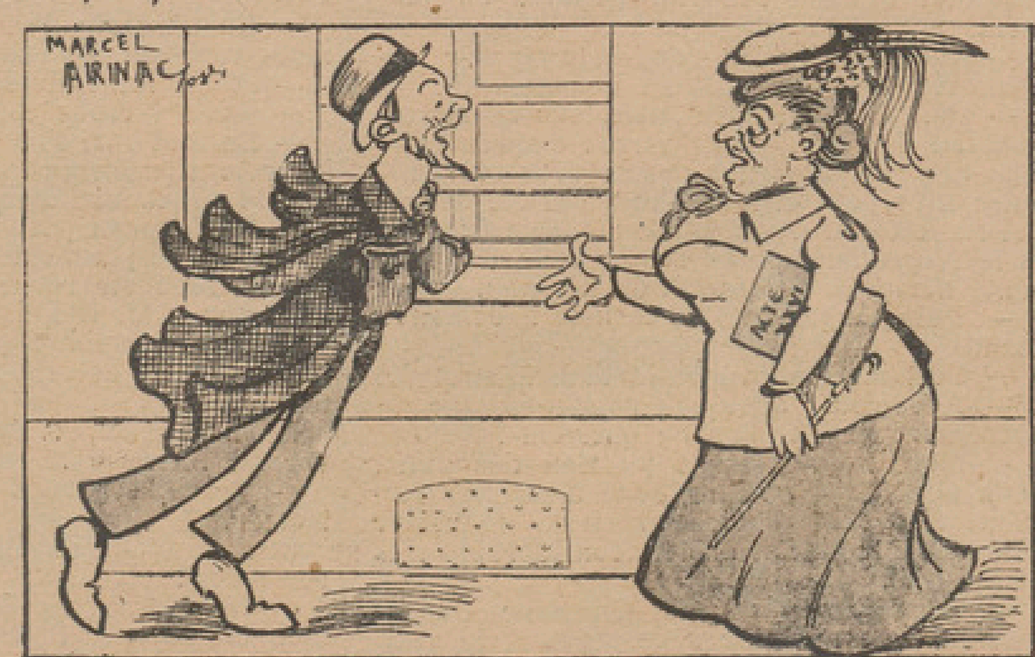
Toute la bande fut sévèrement condamnée et, grâce à Walter Stanton, la « Black Star Line Company » fut débarrassée des audacieux filous qui lui avaient causé de si nombreux préjudices.

FORTUNIO.

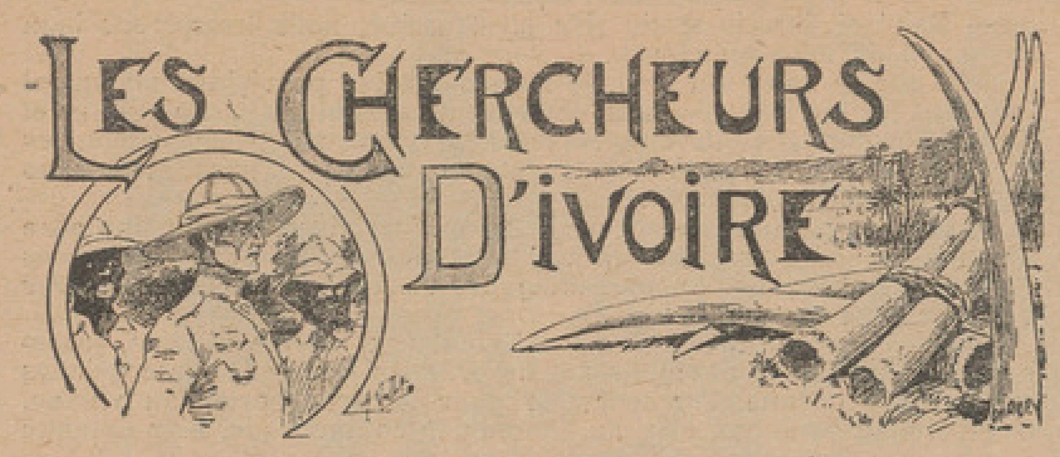
L'ENTHOUSIASME



— C'est vous, madame, qui avez écrit la *Défaite des Zoulous*, poème en 124 chants ! ce chef-d'œuvre admirable, cette perle littéraire !...



... Ce pur joyau d'art !... Ah ! permettez à un de vos admirateurs de vous serrer la main !



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XV

UN NOUVEAU COMPAGNON. — MORT MYSTÉRIEUSE. — EN PLEIN DÉSASTRE

Collin était parti en avant vers Vita, pour prévenir la caravane arrêtée chez le pasteur Jefferson-Coyle, du retour de son chef, tandis que Vallençais marchait plus lentement, accompagné de tous les mineurs et de leurs bagages.

Aussi, Harley ne fut-il qu'à moitié surpris lorsqu'à peu de distance du village, dont on apercevait les paillottes au milieu des champs cultivés, l'on vit s'avancer au-devant d'eux une curieuse et bruyante compagnie.

En avant d'une multitude de noirs vêtus quasi à l'européenne, le révérend Jefferson-Coyle, marchant à reculons, rouge, essoufflé, brandissant un bâton de chef d'orchestre, conduisait le charivari discordant de deux trombones, d'un cornet à piston et d'une grosse caisse, dont quatre nègres colossaux jouaient avec une énergie sans pareille.

— Une ! deux ! trois !... Une ! deux ! trois ! Attention, Joseph ! A toi, John !... Assez, William ! Allons, Bill, du nerf hurlait le révérend qui, par extraordinaire, semblait découvrir une harmonie quelconque dans la cacophonie exécutée par les musiciens, ses élèves.

Parvenu devant Vallençais, le pasteur arrêta net l'horrible tapage et, d'un geste, repoussa la musique sur le côté, pour laisser apparaître le groupe principal...

— Le roi ! Tou-Abraham ! et son premier ministre, Kadou-Joseph ! présenta Jefferson-Coyle en désignant à Vallençais deux personnages burlesques qui s'avançaient en sautillon, à l'ombre d'immenses parasols de palmier portés chacun par trois nègres.

Le pasteur expliquait :

— Digne M. Vallençais, le roi a voulu vous exprimer toute la joie qu'il éprouve à vous recevoir dans ses Etats, ainsi qu'à savoir que vous êtes revenu sain et sauf de la dangereuse et admirable expédition que vous avez accomplie dans les montagnes jusqu'alors si funestes aux voyageurs. Chrétien comme vous et moi, le roi vous offre sa loyale amitié. Il est possesseur du précieux ivoire que vous recherchez, et sera heureux de faire marché avec vous.

Harley répondit avec politesse à ce discours, et serra la main du roi nègre en réprimant le sourire qu'amenait sur ses lèvres le singulier accoutrement de celui-ci.

Grand, dégingandé, d'un noir d'ébène, le roi Tou-Abraham portait une robe de chambre à grands ramages, ouverte sur son corps nu simplement revêtu d'un caleçon de bain rayé de rouge. Des épaulettes d'or étaient attachées à sa robe ; une sangle autour de sa ceinture soutenait un sabre ébréché, sans fourreau; et, sur sa tête, s'érigeait un chapeau à haute forme décoré d'un plumet rouge de cuirassier.

Plus modestement, le premier ministre avait un pantalon et une veste de toile bleue, beaucoup trop court pour son grand corps, et sur la tête, un casque en cuir bouilli de policeman anglais, entouré de plusieurs rangs de perles de couleur.

Un peu en arrière, Camille Sol, le bras en écharpe, auprès de l'épouse du révérend, une grosse dame à l'air aimable, Pitache et les autres blancs de l'expédition saluaient joyeusement leur chef.

— Un hourrah pour M. Harley Vallençais ! commanda le révérend.

Ce fut le signal du déchaînement d'un tel vacarme, qu'effrayé lui-même du zèle de ses fidèles, le pasteur fit signe à la musique de recommencer son charivari, et toute l'assistance s'ébranla vers le village.

Une heure plus tard, le calme régnait dans la bourgade ; les noirs étaient rentrés chez eux, les mineurs avaient dressé leur camp à côté de celui des hommes de Vallençais, et tous les Européens réunis dans la demeure du pasteur avaient largement fait honneur au succulent repas qui leur était offert.

Les faits concernant l'expédition si heureusement réussie par Harley brièvement narrés par lui, une conversation s'était engagée entre lui et un nouveau personnage, un Anglais, que M. Jefferson-Coyle avait présenté sous le nom du révérend Jameson, un collègue récemment arrivé dans le pays.

C'était un grand homme froid, l'air austère, aux cheveux et aux favoris gris. Il s'exprimait en anglais avec un fort accent écossais.

Dès qu'il l'avait aperçu, Vallençais avait reçu une étrange impression : cet individu ne lui semblait pas inconnu, bien qu'il ne put préciser ni où ni quand il l'avait déjà vu.

— Votre dessein, monsieur, est de gagner le sultanat d'Ouran, ce beau pays encore si mal connu des Européens ? questionnait M. Jameson.

— En effet, répondit Harley, en cherchant le regard de Camille Sol, qui, elle aussi, semblait intriguée par le compatriote de M. Jefferson.

— Alors, permettez-moi de solliciter de vous une grande faveur.

— Laquelle ?

— Vous savez sans doute que l'islamisme le plus farouche règne en Ouran, ce qui ferme ce royaume si intéressant et si riche à toutes les missions chrétiennes, et en même temps rend le commerce et les relations fort rares entre cette contrée et les nations européennes. J'ai le plus grand désir de me renseigner sur l'état réel des esprits et des consciences, et comme l'accès de ces peuples m'est interdit sous ma réelle personnalité, je viens vous demander de me permettre de me joindre à votre caravane. Je partagerai les difficultés que vous aurez certainement à vous faire admettre chez Matobon, le sultan, mais je n'aurai pas à redouter l'inflexible expulsion qui menace tout ministre d'un culte autre que celui de Mahomet.

La première impulsion de Vallençais fut de répondre négativement à cette prière. Puis une curiosité de l'individu, la persuasion obscure qu'il était environné d'on ne sait quel mystère, le fit brusquement incliner vers une résolution contraire.

Il sourit, les yeux fixés sur son interlocuteur.

— Votre conscience ne s'alarme pas de la supercherie que vous me proposez ?

Le révérend Jefferson-Coyle et son épouse échangeaient des regards attristés. Evidemment, ils n'approuvaient point la ruse de leur compatriote.

M. Jameson répondit avec tranquillité :

— Il n'y aura aucune supercherie. En fait, pour vous suivre en Ouran, je dépose momentanément mon caractère et je n'agis plus qu'en simple touriste.

Harley hésita encore imperceptiblement, puis prononça :

— Eh bien, c'est convenu. Vous pourrez vous joindre à nous.

Une lueur de vif contentement s'alluma dans l'œil de l'Anglais

— Je vous remercie, monsieur !

Quelques instants plus tard, Camille Sol tirait Vallençais à part sous la vérandah où l'on prenait le café.

— Il me semble que vous venez de commettre une imprudence, Harley... Ce ministre ne me dit dit rien de bon.

Vallençais sourit.

— A moi non plus, et c'est justement pour cela que je me propose de l'étudier de près.

Elle hocha la tête avec souci.

— Vous êtes trop téméraire ! jusqu'à présent, la chance vous sourit...

Il l'interrompit :

— Et cela continuera !... Ne vous tourmentez pas, Sol, ou bien je ne vous reconnaîtrais plus.

Elle eut un geste vif.

— Après tout, vous avez raison !... Si cet Anglais est un traître, nous sommes en nombre pour nous défendre !

Harley conclut :

— Et, en somme, c'est peut-être l'homme qu'il prétend être !

Mais, si Camille et Harley n'avaient pas dormi paisiblement la nuit suivante, dans les lits excellents de la bonne Mme Jefferson-Coyle, ils eussent été édifiés en voyant le prétendu M. Jameson gagner avec précaution la tente où reposait Enrico Garino, qui n'était encore pas tout à fait remis de sa blessure.

Il portait une petite lampe et s'assit en face du blessé qui le considérait en silence, soucieusement.

— C'est entendu, dit-il, votre patron m'accepte comme compagnon de route.

A ces mots, Garino se leva brusquement, et, d'un ton résolu, s'écria :

— M. Calwers, si vous ne me dites pas exactement pourquoi vous êtes ici et pour quels motifs nos projets sont modifiés, je vous avertis que je me considère comme libre de tout engagement à votre égard.

Au nom de Calwers, l'homme, qui n'était autre que M. Smith, l'agent de la maison Crookes et Bloomfield, avait eu un tressaillement.

— Pas ce nom, fit-il, impérieusement. Rappelez-vous que je m'appelle Jameson, pasteur anglais.

Puis, sur un ton plus calme :

— Et depuis quand, M. Garino, nos agents sont-ils admis aux confidences ? Vous oubliez un peu que vous avez des ordres à recevoir de nous, voilà tout !

Garino se recoucha, sombre.

— Possible, dans les cas ordinaires... Pour cette fois, je ne puis l'accepter. Il a été convenu que l'expédition de M. Vallençais ne serait pas entravée jusqu'à sa rencontre avec la mission Wilkinson, je m'en tiens à cela.

Les yeux perçants de M. Smith ne le quittaient pas.

— Vraiment ? prononça-t-il sardoniquement. Et alors, monsieur, pourquoi naguère vouliez-vous donc fausser compagnie à votre chef ? Essai malheureux qui vous a valu la blessure dont vous souffrez aujourd'hui ?

Garino avait pâli. Il tourna le dos à son interlocuteur.

— Qui vous a raconté cela? fit-il d'une voix mal assurée.

— Peu importe, je le sais. Par cet acte, vous arrêtiez l'expédition Vallençais... ou celle-ci s'entêtait à continuer sa route et périssait de besoin, ou, ce qui était le plus probable, elle rebroussait chemin et évitait la perte finale...

Garino l'interrompit avec irritation.

— Voulez-vous dire que j'ai manqué à mes promesses? Vous n'avez pas le droit de m'insulter ainsi!

L'autre haussa les épaules.

— N'essayez pas de détourner notre entretien de la voie qu'il doit suivre! Voulez-vous, oui ou non, continuer à être notre agent et par conséquent obéir sans discussion à mes ordres?

La voix sourde, Garino demanda :

— Et si je disais non, qu'adviendrait-il?

M. Smith sourit agréablement.

— Je me passerais de vos services... et je me contenterais de prévenir toute indiscrétion possible de votre part...

Garino blêmissait visiblement. Il savait que M. Smith était capable de tout quand ses intérêts se trouvaient en jeu.

— C'est bon, fit-il, après une courte hésitation, je vous obéirai.

M. Smith hocha la tête.

— Vous faites bien; et, pour récompenser votre bon vouloir, je vous dirai ce que je puis vous révéler. Dans l'affaire qui nous occupe, il est survenu des événements qui nous forcent à brusquer les choses. Ce n'est pas dans un laps indéterminé que l'expédition Vallençais doit être détruite, mais immédiatement, et cela, sous peine de voir tout ce que nous attendons de cette entreprise s'en aller à vau-l'eau.

— Et quels sont vos projets?

— Pour l'instant, je n'ai nulle instruction particulière à vous donner. Exécutez tout ce que M. Vallençais vous dira, et ne vous étonnez de rien de ce qui surviendra en route. Surtout, n'ayez pas l'air de me connaître, et ne cherchez pas à communiquer avec moi, je saurai trouver l'occasion de vous transmettre mes ordres.

Quelques semaines plus tard, la caravane levait le camp et prenait le chemin du sultanat d'Ouran, sous la conduite d'un guide fourni par le révérend Jefferson-Coyle, un nègre fidèle et expérimenté.

Bill Kearney, miraculeusement remis, et Jeddy, accompagnait la colonne.

Trois étapes furent franchies sans événement notable.

Après avoir traversé des contrées fertiles, peuplées de nègres convertis au christianisme, de mœurs douces et d'accueil bienveillant, l'on se retrouvait au seuil du pays sauvage qu'il fallait traverser pour gagner le royaume de Matobou.

On était parvenu à une région accidentée où les vallées coupées de rivières et les collines étaient couvertes d'une épaisse forêt. L'on avançait lentement, car l'on devait s'ouvrir un chemin à la hache, parmi les lianes, les troncs et les plantes croissant avec une exubérance toute tropicale.

Soudain Barao, qui marchait en éclaireur, eut une exclamation gutturale, et on le vit armer son fusil.

— Des ennemis!...

L'avis courut de bouche en bouche, immobilisant l'armée des porteurs et des femmes.

En même temps, les Somalis et les Européens s'élançaient en avant, les revolvers chargés à la ceinture, et la carabine au poing.

A quelque distance, l'on apercevait une demi-douzaine de nègres trapus, le corps presque nu, barbouillé de rouge, l'arc tendu à la main.

Leurs traits hideux exprimaient une véritable stupeur devant les blancs, et les détails du costume de ceux-ci, dont évidemment ils n'avaient jamais encore vu les pareils.

Le guide hocha la tête.

— Ce sont des Ourodsaggas... Mauvais peuple!

Et, s'avançant cependant délibérément, une touffe de gazon à la main, pour marquer ses intentions pacifiques, il interpella les indigènes dans leur langue, les avertissant d'avoir à amener contre bon paiement, du maïs, des bœufs et des moutons, pour la nourriture de la caravane, les provisions de celle-ci commençant à s'épuiser.

— Nous ne venons pas faire la guerre, mais si vous refusez de nous vendre ce qu'il nous faut, nous razzierons vos troupeaux et nous vous égorgerons, concluait-il, d'un ton tranquille et déterminé, qui parut faire impression sur ses auditeurs.

Ceux-ci acceptèrent les propositions et se retirèrent, promettant d'apporter les denrées et la viande une heure plus tard, au gué de la rivière que l'on allait bientôt rencontrer.

Un quart d'heure après, toute la troupe campait au bord de la Hana, dont les eaux en crue charriaient du sable rouge.

— Un fleuve de sang! s'écria Camille Sol.

Le guide était soucieux.

— Nous aurons de la peine pour traverser!

Une partie de la journée se passa à chercher un endroit agréable.

Les marchandises promises n'arrivaient point. L'on consomma les derniers sacs de grain, et l'on fit rôtir nombre de flamants que les chasseurs n'avaient pas eu de peine à tuer sur les rives du fleuve, où ces oiseaux abondaient.

— Ces geux-là ne reviendront point! opina Garino.

Mais Barao, qui avait fait une reconnaissance aux environs, sourit et affirma avec assurance :

— Bah! si demain matin rien n'est arrivé, nous trouverons bien le moyen de les soumettre!...

Dès que le soleil fut levé, le lendemain, les provisions manquant toujours, et les Ourodsaggas demeurant invisibles, Barao, Collin et Audet, accompagnés de cinq Somalis, partirent mystérieusement, les pieds chaussés de sandales de palmier, avançant sans bruit sous les grands bois silencieux.

A cinq cents mètres environ du camp, la rivière formait une anse profonde d'eau calme, où, la veille, Barao avait relevé des traces qui révélaient que des femmes indigènes venaient fréquemment puiser de l'eau à cet endroit.

Précisément, ce matin-là, elles étaient une dizaine réunies, jacassant sans méfiance, et emplissant de grandes jarres de terre qu'elles chargeaient ensuite sur leur tête pour les transporter au village. Celui-ci était situé non loin, au flanc d'une colline à pic, bien défendu par un mur d'enceinte en pierres et en bois.

— Attention! recommanda Barao. Cernons-les, puis, au signal, précipitons-nous sur elles et ligotons-les... Une fois ramenées au camp en otages, nous en enverrons une à leur village pour avertir



Le roi Tou-Abraham! et son premier ministre Kadou-Joseph!...

que nous ne rendrons notre prise que contre les vivres que nous avons demandés.

Les négresses étaient dans une telle sécurité que les hommes purent en approcher tout près sans attirer leur attention.

Puis, soudain, un coup de sifflet aigu retentit, et elles virent les ravisseurs courir vers elles.

Des cris rauques, des appels, une lutte désespérée s'ensuivit. Mais les Somalis eurent vite le dessus, et sauf deux gamines alertes qui parvinrent à s'échapper, toute la troupe des femmes fut capturée.

Parmi elles, deux, toutes jeunes, étaient assez jolies. Timides, elles paraissaient terrifiées de l'aventure, bien que par une mimique expressive, Barao leur affirmât qu'on ne leur voulait point de mal.

Le reste des mégères hurlait, invectivait, essayait de mordre.

— Quelle bande de vilains loups enragés! s'exclamait Collin, stupéfait de la laideur et de la vigueur de ces créatures.

Pourtant, il leur fallut bien céder, et on les ramena bon train au camp.

Là, leur curiosité excitée les calma; et quand on leur eût fait cadeau de quelques bouts d'étoffe, elles éclatèrent de rire et s'apprivoisèrent.

Celle qui parut la plus intelligente fut relâchée et expédiée vers les siens pour négocier les échanges.

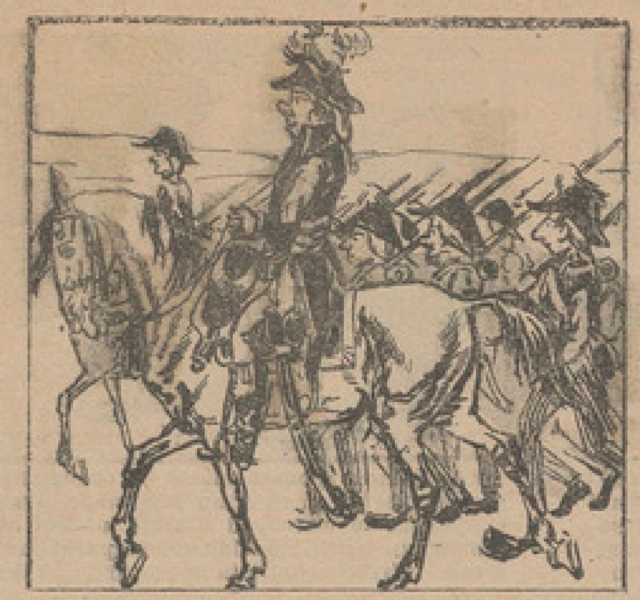
Cependant, tandis que les habitants du camp vaquaient aux mêmes besognes de l'après-midi, un appel avait brusquement retenti, troublant la paix, jetant l'angoisse parmi la troupe des Voua-Gouanas.

Cela venait de l'extrémité du camp, où Dorlot faisait bonne garde.

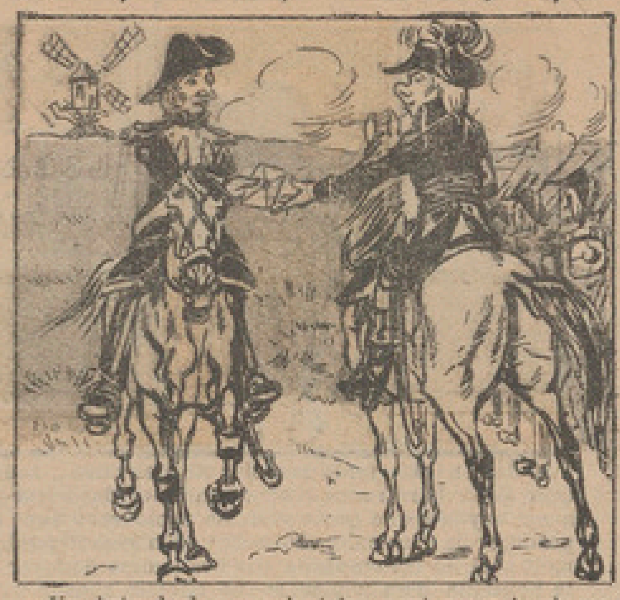
— Alerte!... l'ennemi!

(A suivre.) DANIEL HERVEY.





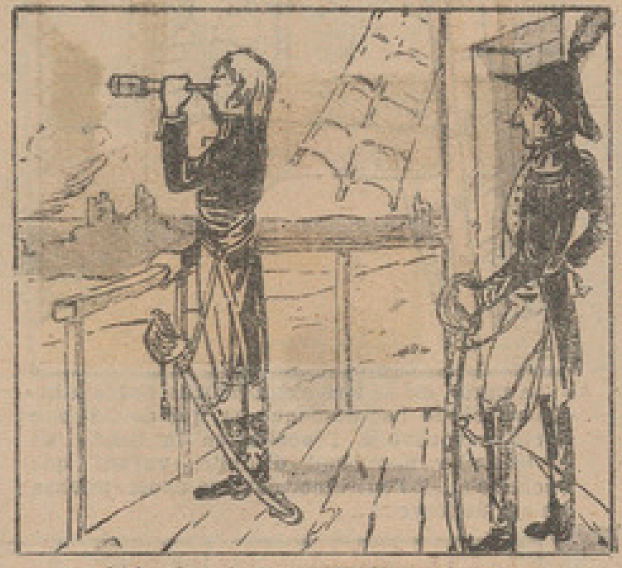
En 1792, la France menacée d'une invasion par une coalition étrangère appela tous les citoyens aux armes. Tous les jours sur les routes on voyait passer des régiments de volontaires se rendant à la frontière.



Une brigade de ces volontaires arriva sur le champ de bataille de Valmy. Le général reçut l'ordre d'aller occuper un mamelon dominé par un moulin et de lui rendre compte des mouvements de l'ennemi.



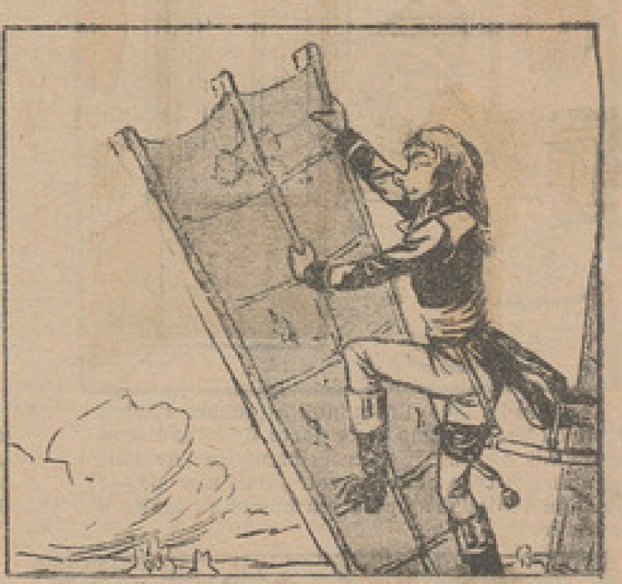
Aussitôt arrivé, le général mit pied à terre et suivi de son aide de camp pénétra dans le moulin...



... et de la plate-forme se mit à examiner attentivement tous les mouvements de l'ennemi.



Ne se trouvant pas suffisamment élevé pour bien voir, il monta à l'étage supérieur et sortant par une fenêtre...



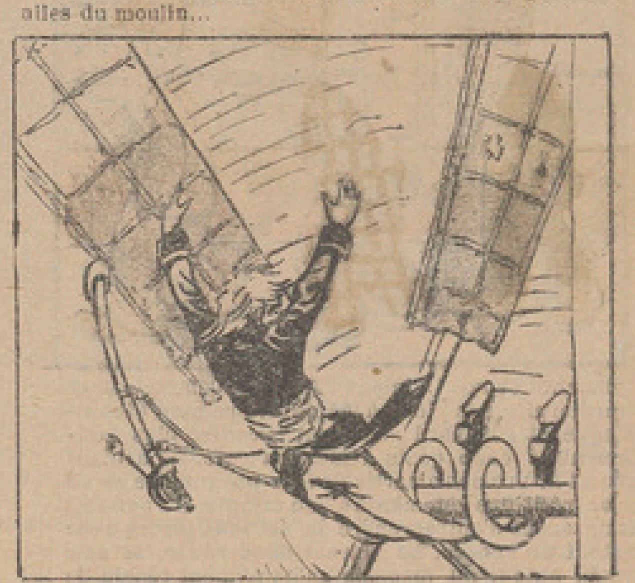
...il alla s'installer à l'extrémité d'une des grandes ailes du moulin...



...d'où il put commodément et tout à son aise observer tous les mouvements de troupes.



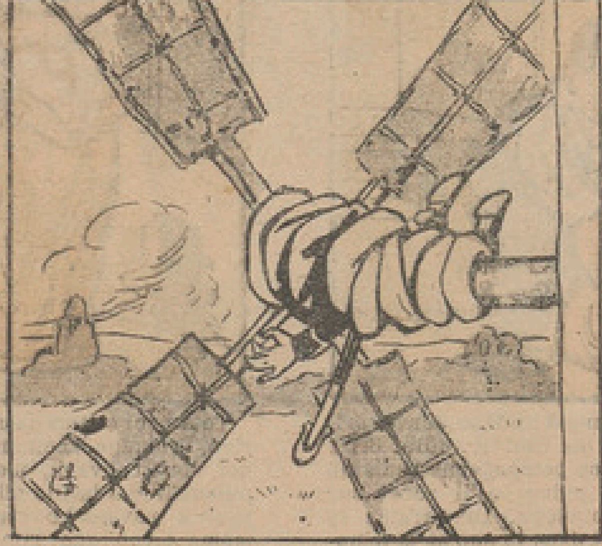
Tout à coup, le vent souffla, les ailes tournèrent et le général dut s'y cramponner.



Mais ayant glissé en bas de l'aile, ses jambes se prirent et s'enroulèrent autour de l'axe des ailes.



Le vent soufflant de plus en plus violemment, le général se mit à tourner avec une telle rapidité que ses aides de camp épouvantés en ne le voyant plus se demandaient ce qu'il était devenu.



Lorsque le moulin s'arrêta, le général était complètement enroulé comme un boudin autour d'un bâton.



Les soldats durent après un long travail démonter l'axe des ailes du moulin et emportèrent leur général tout comme un saucisson

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (Suite.)



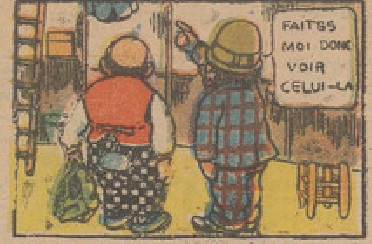
Croquignol, Ribouldingue et Filochard, avaient appris à leurs dépens que le métier de chanteur de cours n'est pas toujours gai et, obligés de s'enfuir, ils étaient venus se réfugier sous les ponts. Là, les Pieds Nickelés projetèrent de faire un coup *épatant*. Il s'agissait ni plus ni moins de pénétrer dans une bijouterie, dont le magasin était situé à côté d'une boutique à louer



Seulement, les trois associés ne pouvaient, sans risquer de se faire remarquer, se ballader dans leur tenue aussi voyante que grotesque. Ils décidèrent donc de se procurer de nouveaux vêtements. Ils n'avaient pas le sou, mais ceci ne les empêcha pas néanmoins d'entrer dans la boutique d'un fripier et de choisir chacun un costume à leur convenance.



Ribouldingue poussa même la coquetterie jusqu'à *acheter* (?) des guêtres et un chapeau à la mode. Ayant enfilé un complet, et quoique le marchand d'habit lui eût assuré *qu'il lui allait comme un gant*, Ribouldingue ne parut pas satisfait. Il demanda à voir *autre chose* et jeta un regard circulaire dans la boutique.



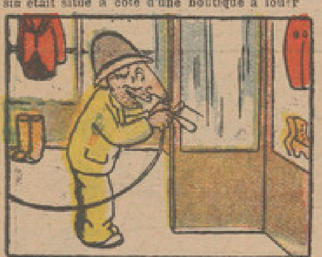
« Tenez, dit-il en désignant du doigt au marchand un complet accroché tout en haut à côté d'un *rayon*, je voudrais essayer celui-là. — Si vous voulez, répondit le bonhomme avec empressement ; seulement, je vais prendre l'échelle, parce qu'il est accroché un peu haut. »



Le marchand d'habits appliqua son échelle contre le *rayon* et grimpa. Ribouldingue n'avait nullement l'intention d'essayer le vêtement : celui qu'il avait sur le dos lui suffisait. Tout ce qu'il voulait c'était faire monter le bonhomme à l'échelle et il avait réussi.



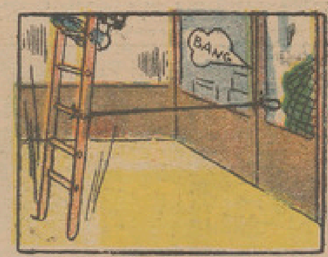
Pendant que le fripier était en haut de son échelle, Ribouldingue retint son attention, en désignant l'un après l'autre plusieurs complets qui se trouvaient accrochés au même endroit. « Non, pas celui-ci, tenez celui-là... non.. oui — c'est ça... celui-là. » Pendant ce temps-là, Filochard s'empressa d'attacher une corde à l'un des barreaux de l'échelle...



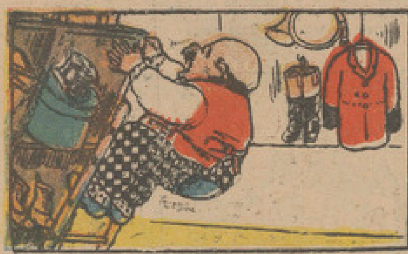
... tandis que Croquignol attachait l'autre bout au bec-de-cane de la porte de la boutique qui était ouverte. Les trois compères avaient combiné un truc pour pouvoir partir sans payer et sans craindre que le marchand se mette à leurs trousses.



Quand la corde fut solidement attachée, Ribouldingue et ses deux acolytes jugèrent que le moment d'agir était arrivé. Justement le bonhomme avait décroché le complet en question et s'apprêtait à descendre. Les trois filous sortirent précipitamment de la boutique en tirant violemment la porte derrière eux.



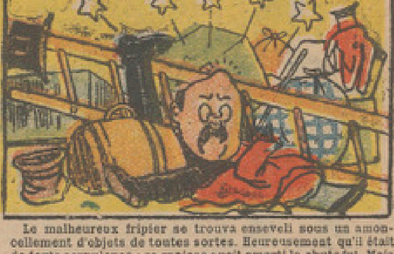
La porte, en se fermant, tendit la corde attachée après le bec-de-cane, ce qui donna une forte secousse à l'échelle, en la tirant en arrière. Le marchand d'habits, voyant que l'échelle allait l'entraîner dans sa chute, poussa un cri de frayeur...



... et voulut se cramponner désespérément après le rayon, qui bascula et dégringola en même temps que le fripier. Tout ceci se passa dans l'espace d'une seconde et à peine la porte fut-elle fermée...



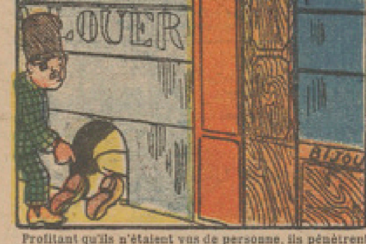
... que l'infortuné marchand d'habits dégringola, entraînant avec lui le rayon, et tout ce qui se trouvait dessus : vieux chapeaux, vêtements, chaussures, etc. Tout tomba à terre avec un fracas épouvantable



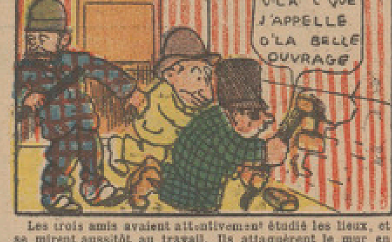
Le malheureux fripier se trouva enseveli sous un amoncellement d'objets de toutes sortes. Heureusement qu'il était de forte corpulence ; sa graisse avait amorti la chute fut. Mais quand il se fut tiré de dessous les débris de l'avalanche il constata avec stupéfaction et avec colère que ses trois clients avaient disparu emportant ses complets sur leur dos.



En effet ceux-ci étaient déjà loin. Complètement transformés des pieds à la tête, Croquignol, Ribouldingue et Filochard pouvaient exécuter plus facilement le coup qu'ils avaient projeté. Ils avaient réussi la première partie de leur programme en se procurant des vêtements à bon compte, il s'agissait maintenant d'entreprendre la seconde partie avec autant de succès. Ils vinrent donc rôder, le soir venu, autour du magasin qu'ils avaient résolu de dévaliser.



Profitant qu'ils n'étaient vus de personne, ils pénétrent dans la boutique à louer, qui se trouvait à côté de la bijouterie. Ils n'eurent point de mal à y entrer. A l'aide d'un passe-partout, ils ouvrirent la petite porte pratiquée dans le bas de la devanture et s'y glissèrent sans bruit.



Les trois amis avaient attentivement étudié les lieux, et se mirent aussitôt au travail. Ils attaquèrent le mur en briques qui séparait les deux magasins. Pour ne pas donner l'éveil ils n'allumèrent pas de bougie et travaillèrent dans l'obscurité. A l'aide de deux pinces qu'ils avaient dissimulées sous leurs vêtements, ils ne tardèrent pas à pratiquer une ouverture suffisamment large pour passer de l'autre côté.



Quand le trou fut fait, il fut convenu que Filochard passerait le premier, et que Ribouldingue et Croquignol, passeraient ensuite après avoir attendu un peu pour voir si il n'y avait pas de danger. Filochard ne devait rien dire, sauf dans le cas où il aurait entendu quelque chose de suspect. Alors, il devait prévenir ses camarades avant que ceux-ci s'aventurent derrière lui.



Pendant que les Pieds Nickelés discutaient, au sujet de ces précautions à prendre, le gardien de nuit de la bijouterie, qui couchait dans l'arrière-boutique, ayant entendu du bruit, s'arma de son revolver et écouta. Regardant du côté d'où venait le bruit, il vit aussitôt l'ouverture pratiquée dans la muraille et devina qu'il avait affaire à plusieurs coquins



Quoique bâti en hercule, il lui était difficile de tenir tête à plusieurs bandits et de les arrêter tout seul. Aussi jugea-t-il plus prudent d'agir par ruse. Il résolut de laisser pénétrer les voleurs dans le magasin et se posta devant le trou avec un sac qu'il tint grand ouvert. « Ils sont forcés de passer un par un ; de cette façon je les prendrai l'un après l'autre, » se dit-il.



A ce moment, précisément, Filochard s'engagea dans l'ouverture et entra sans le savoir dans le sac tendu de l'autre côté. Il sentit bien quelque chose lui frôler la tête, mais il crut que c'était probablement un rideau ou une tenture, et continua d'avancer à quatre pattes ..



...jusqu'au moment où il se sentit prisonnier au fond du sac. Il voulut crier pour prévenir ses compagnons, mais un violent coup de poing, qu'il reçut sur le crâne l'en empêcha. Le gardien le ficela solidement dans le sac et le déposa, tout étourdi, dans un coin de la boutique.



Tout ceci s'était passé sans bruit. N'entendant rien, Croquignol comprit que Filochard, selon ce qui était convenu, n'avait rien vu de suspect puisqu'il gardait le silence, et il se glissa à son tour à travers l'ouverture. Il fut cueilli de la même façon que Filochard et ficelé dans un autre sac, après avoir également reçu sur la cafetière un coup de poing non moins formidable pour lui fermer le bec.



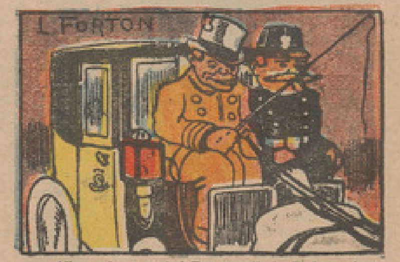
Quelques minutes après, ce fut le tour de Ribouldingue qui fut reçu comme ses deux compagnons et enfermé comme eux dans un troisième sac. Se sentant pris, Ribouldingue avait voulu faire de la rouspétance ; mais le gardien de nuit lui ayant appliqué deux ou trois vigoureux coups de poing sur le citron il fut bien obligé de faire le mort.



Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que les trois Pieds Nickelés revinrent de leur étourdissement. Pendant ce temps-là, le gardien était parti chercher un agent, laissant les trois copains ficelés dans leur sac et enfermés à clef dans la boutique. Croquignol, Ribouldingue et Filochard n'en revenaient pas de la façon dont ils s'étaient fait pincer !



Le gardien ne tarda pas à revenir accompagné d'un agent et d'un cocher de fiacre. L'agent l'aida à soulever les sacs et à les entasser dans le sapin requis à cet effet. Lorsque les trois « colis » furent placés dans la guimbarde, le sergot ferma la portière et grimpa sur le siège à côté du cocher,



« Allons-y ! en route ! Hue, cocotte ! » Et le sapin se dirigea cahin-caha vers le poste de police, à travers les rues obscures et désertes. A l'intérieur du véhicule, les Pieds Nickelés se livraient à des réflexions aussi amères que variées, et se demandaient comment ils allaient pouvoir se tirer de cette fâcheuse situation. Croquignol, Ribouldingue et Filochard eurent la même idée, qu'ils résolurent de mettre aussitôt à exécution.

(*A suivre.*)

LA BONNE RÉCLAME

Achille Lebaron, que ses collègues appelaient le baron Achille, était le représentant d'une grande fabrique de papier, à laquelle je me garderai bien de faire la moindre publicité gratuite.

Lebaron Achille, avait obtenu, le dernier samedi de mai, un jour de congé, car il devait ce jour-là être à la noce, comme premier témoin de son cousin Boitaclou.

Cravaté de blanc, le torse gainé dans un habit taillé par le bon faiseur et coiffé d'un quinze reflets trois-quarts susceptible d'aveugler une taupe, Achille, avec ses un mètre



quatre vingt-six d'altitude, avait réellement fort grand air.

Etait-ce la joie d'aller à la noce de Boitaclou ou le résultat des épinards au gratin que sa douce conjointe lui avait fait la veille, toujours est-il qu'avant d'aller se terrer dans le métro, il éprouva le besoin de s'arrêter dans un de ces coquets chalets qui tarifent leur hospitalité momentanée à quinze centimes avec toilette.

Tel le postillon projeté par une bouche en rupture de quenottes, le grand Achille pénétra dans l'édifice dont la tenancière, femme d'un âge mûr et de santé délicate à qui le docteur avait prescrit de respirer des selles (pardon, je voulais



écrire, des sels) lui désigna, avec un couteau à papier, la cellule qu'il devait occuper.

Lorsque, au bout d'un moment, Achille Lebaron abandonna son provisoire refuge, le mécontentement avait barré d'une rigole l'ivoire de son front serein.

En deux enjambées il fut au comptoir où la susdite dame s'employait à tailler des cure-dents et, d'une voix qui semblait remonter d'un troisième sous-sol il proféra :

— Donnez-moi, Madame, le registre des réclamations.

A cette demande inusitée dans l'établissement, la sentimentale préposée écarquilla des mirettes, dont



la dimension se pouvait comparer à celle d'une soucoupe à six sous, et sans pouvoir dire, ah ! resta bouche bée.

Le consommateur — est-ce bien le qualificatif qui pourrait lui être appliqué ? le consommateur, dis-je, supposant qu'elle avait mal entendu, réitéra sa question.

D'une voix faible comme le soupir d'un hanneton en bas âge, la brave dame demanda :

— Mon bon monsieur, avez-vous à vous plaindre de quoi que ce soit ? Est-ce que l'appareil n'a point fonctionné à souhait ?

— Le registre des réclamations ! trissa Lebaron, la voix menaçante.

— Nous n'en tenons point, hélas ! Mais il vous suffira d'exposer votre



plainte et je vous promets de la transmettre en haut lieu afin que satisfaction immédiate vous soit donnée...

Achille, alors, daigna condescendre au désir de la bonne dame en déclarant :

— Eh bien, ma p'tite mère, j'ai le regret de vous informer que votre papier est défectueux à tous les points de vue et ne répond en rien à l'usage que tout client est en droit d'attendre... Il est rugueux, cassant, et d'une résistance illusoire... si vous vous obstinez à l'employer, j'ose vous prédire, à bref délai,



l'exode de vos plus chers habitués, et ce, dans une saison où vous pouvez réaliser le maximum de bénéfices... Ce que je vous en dis, sachez-le, c'est dans votre intérêt.

— Que faire ? Conseillez-moi, je vous prie... gémit la tenancière en roulant des yeux de carpe neurasthénique.

Achille Lecomte (ou Lebaron, on n'est pas à un titre près) n'attendait que cette question. En moins de temps qu'il n'en faut pour scalper un œil de perdrix, il tira quelques feuillets de la poche intérieure de son habit et les présentant à la dame mûre.

— Mettez l'article en main, dit-il ; vous vous rendrez compte de l'élasticité, du glaçage, de la souplesse et de la solidité de ce papier sans



rival sous le double rapport de la qualité et du bon marché. Je le proclame bien haut : l'essayer, c'est l'adopter... Permettez-moi de vous offrir ces quelques échantillons avec ma carte où vous trouverez et mon adresse et les conditions avantageuses que je fais à ma clientèle, en plus des dix pour cent d'escompte au comptant.

Et saluant la préposée, absolument ahurie, d'un coup de chapeau correct, Achille reboutonna son habit et partit le cœur joyeux d'avoir si bien commencé sa journée.

Jo Valle.

DANS LE NUMÉRO
22
Nous commencerons
la Publication
DE LA
MIROBOLANTE
HISTOIRE
D'ATHANASE
GROVERT
Artiste-peintre

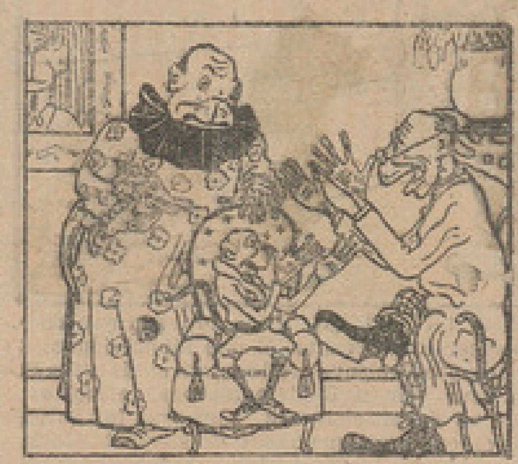
ESPRIT D'IMITATION



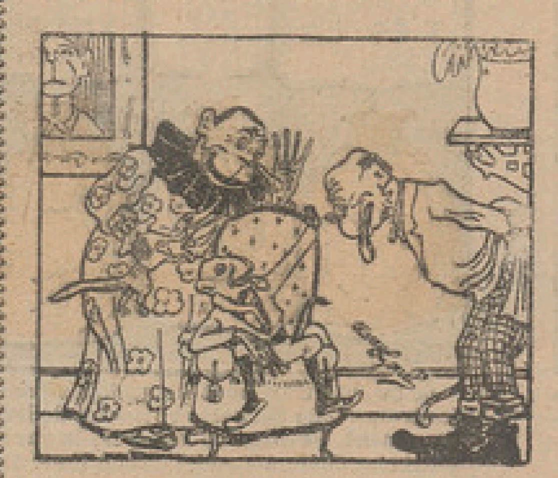
« Ah ! c'est m'sieu l'docteur ! entrez donc, m'sieu l'docteur, y a madame qui languit d'vous voir par rapport au petit qu'est indisposé, vu qu'il est malade pasqu'il est pas bien portant... »



« Fais-moi voir ta langue, mon petit ami. — Non, j'veux pas, na ! — Voyons, mon trésor, fais voir ta langue au bon docteur, et tu auras une belle pastèque. — J'veux pas, na ! »



« Que cet enfant est donc entêté ! C'est tout le portrait de son père ! Laissez donc, ma bonne madame Chimpanzé, vous verrez que chez votre enfant, la nature parlera. Ainsi, je lui fais ceci ! il répond à mon geste... »



« ...et toujours, par l'esprit d'imitation qui est l'apanage de notre belle race, je lui tire la langue, il en fait autant, et ainsi je puis établir mon diagnostic. »

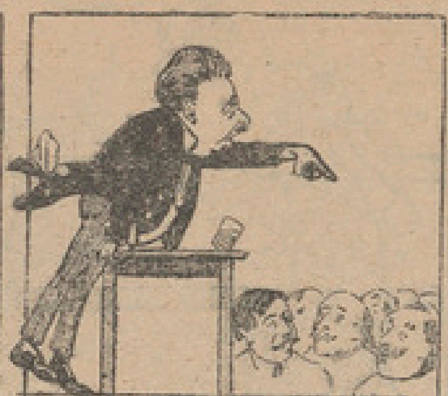
UN CONFÉRENCIER PERSUASIF



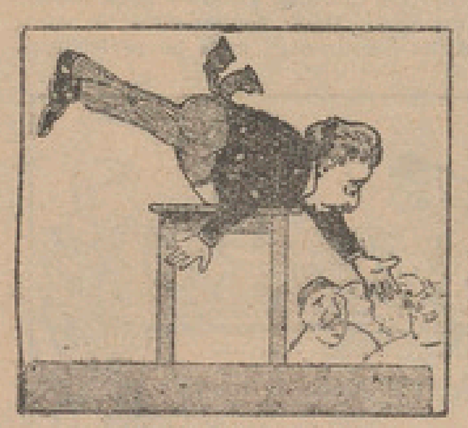
Si le sort nous est peu clément, si nos adversaires triomphent...



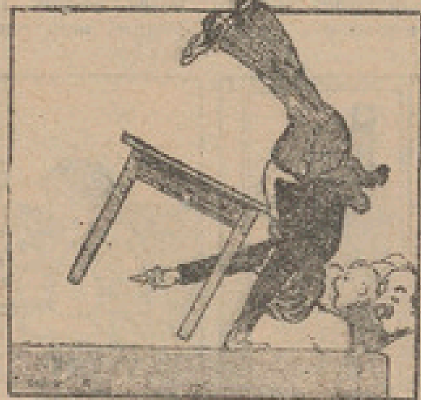
... il ne nous faut point, messieurs, perdre courage.



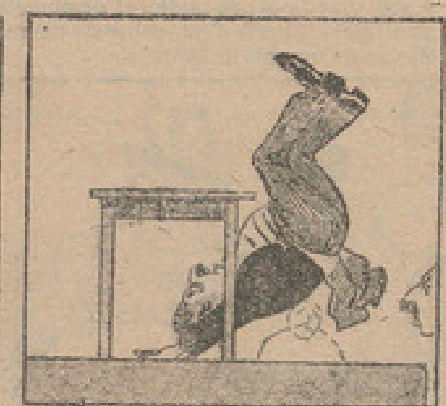
Au contraire, il faudra nous élever autant que nous le pourrons contre les misérables moyens de nos ennemis...



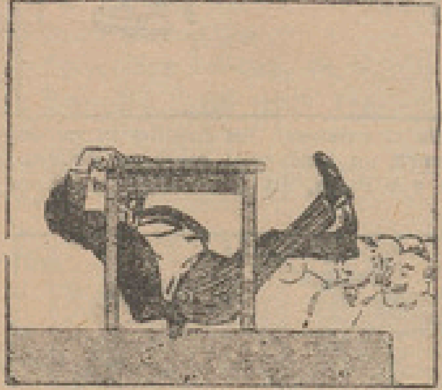
...pour que nos idées puissent enfin planer au-dessus de toutes les idées.



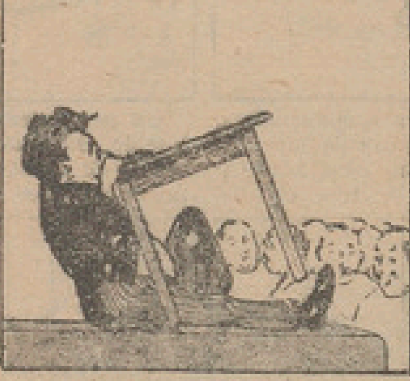
Si alors, malgré nos succès, nous piquons du nez, tel un vulgaire aéroplane...



... nous tâcherons de tomber d'une façon honorable..



... sans oublier de nous raccrocher à tout...



... même aux choses qui manqueraient de stabilité...

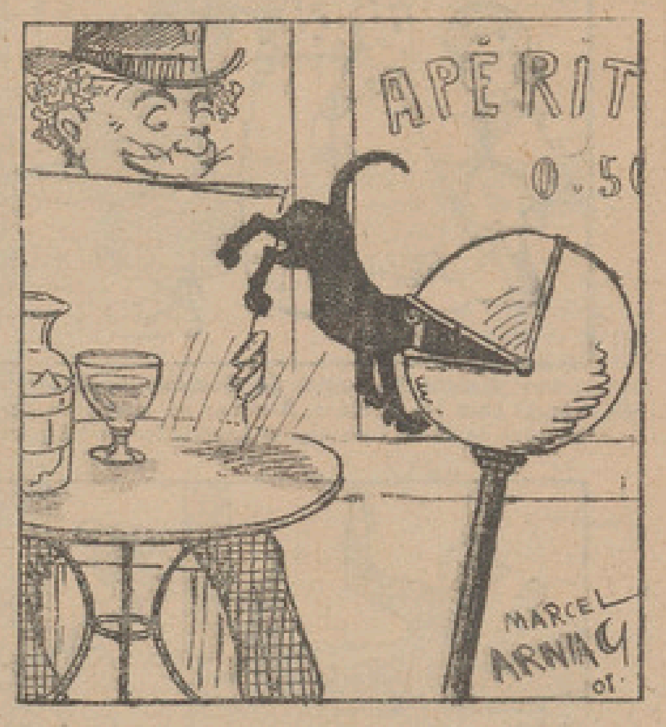


.. pour reparaître un jour aux yeux du monde étonné des tours de force qu'aura pu nous faire accomplir la puissance de nos convictions...

HISTOIRE...



..., d'un chien curieux et...



... d'une boule de café!

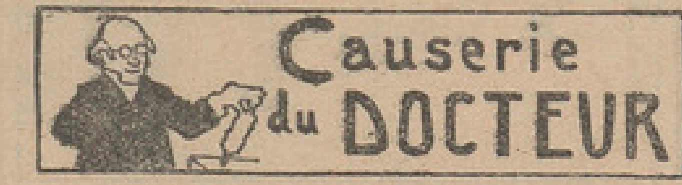


UNE DES PLUS PRÉCIEUSES COLLECTIONS DE TIMBRES-POSTE

Une des plus précieuses collections de timbres-poste, celle du « British Museum », à Londres, vient d'être cataloguée. Cette collection a été formée par Thomas Tapling, qui, commençant à collectionner à l'âge de dix ans, est arrivé à réunir plus de 100,000 timbres-poste.

Parmi les plus précieuses pièces de la collection se trouvent deux timbres de l'île Maurice. L'un est le timbre rouge d'un penny de 1847, portant l'inscription « Post office » du côté gauche. Ce timbre, conservé absolument intact, est estimé actuellement de 20 à 25,000 francs.

Le prince de Galles a payé récemment, pour un autre exemplaire moins bien conservé, 22,000 francs. Le second timbre a encore une plus grande valeur ; c'est le timbre bleu de deux pence. Le même prince de Galles en a payé un semblable 37,000 francs. La collection Tapling est estimée environ à 3,000,000 de francs. Si elle était à vendre, je n'irais pas l'acheter — ni vous non plus, n'est-ce pas?



Les ampoules

Pour éviter l'intrusion de ces hôtes désagréables il faudrait pouvoir se laver les pieds chaque soir avec de l'eau-de-vie ou du rhum et ne porter des chaussures ni trop larges ni trop grandes; cela dit pour les personnes qui marchent beaucoup.

Quant aux ampoules déjà formées, on les recouvrira de charpie ou de chiffons enduits de saindoux, et on les lavera avec de l'eau blanche.



Utilisation des tampons de ouate

Bien des personnes souffrant de douleurs névralgiques croient qu'il est utile de se mettre du coton dans les oreilles. C'est une erreur, une grande erreur, car le coton entretient une humidité constante dans le tuyau auditif et favorise le développement des eczémas.

Les personnes souffrant de bourdonnements d'oreilles, quand elles voyagent ou s'exposent à des bruits violents, celles qui ont une perforation du tympan ou un abcès à l'oreille peuvent seules utiliser le tampon d'ouate.

Dr E. M.

Conseils Pratiques

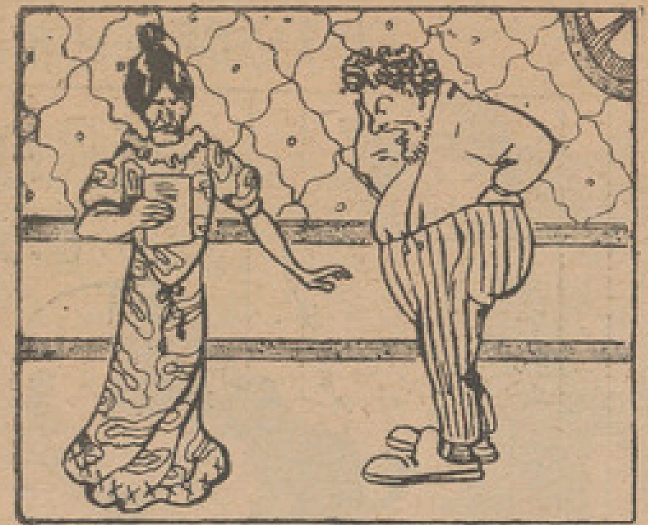
EXTINCTION DES FEUX DE CHEMINÉE

Voici quelques indications données par l'Académie de Paris, et qu'il est utile de connaître.

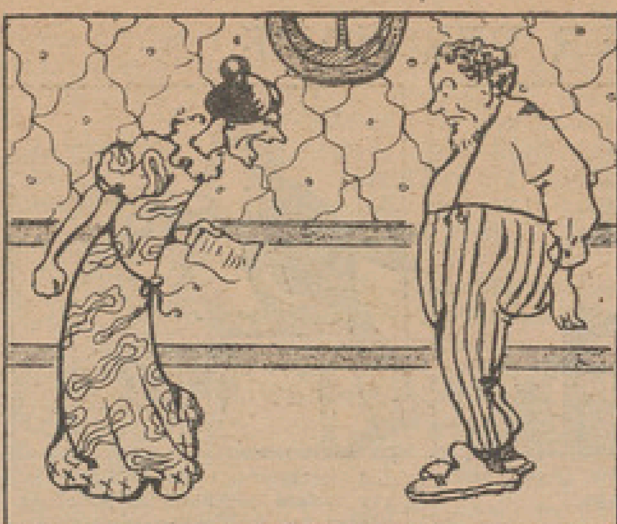
Lorsqu'un feu de cheminée est déclaré, on commence par ouvrir les portes et les fenêtres, puis on prend deux récipients assez larges — casseroles, plats ou assiettes creuses, et l'on verse dans chacun d'eux la moitié d'une fiole de sulfure de carbone (chaque fiole contient 100 grammes de sulfure: quoique d'une contenance de 150 grs.; car il doit toujours rester un vide à cause des gaz très violents).

Les deux récipients ainsi préparés sont introduits au fond de l'âtre, si le sulfure de carbone ne s'enflamme pas de lui-même, il faut l'allumer et baisser le tablier à 20 centimètres du sol. Une fois le liquide brûlé, on ferme hermétiquement tablier, portes et fenêtres et l'on attend quelques minutes avant de chercher à se rendre compte de l'effet produit.

LES COUSINS DE PROVINCE



« Enfer, mariage et furie ! glapit l'honnête M. Mérinos, sous-chef au ministère des Affaires étrangères, voilà nos cousins de Seauçons-les-Jattes qui nous arrivent ! »



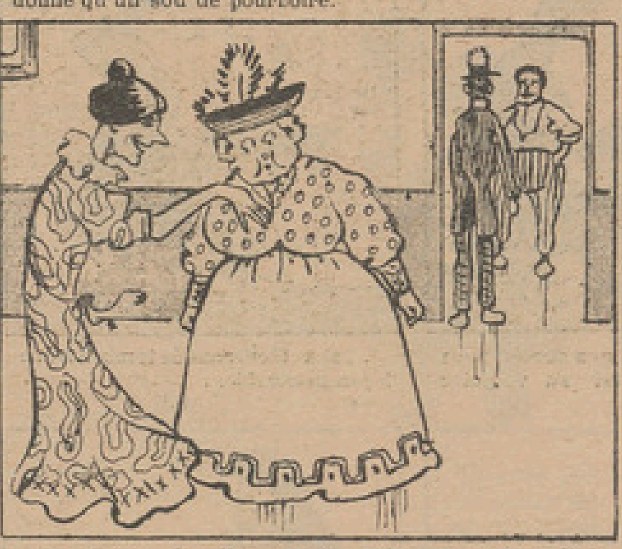
La délicieuse Mme Mérinos (Cymodocée-Aspasie) lut à son tour la lettre fatale, et grommela quelques mots un peu libres, appris d'un cocher de fiacre auquel elle n'avait donné qu'un sou de pourboire.



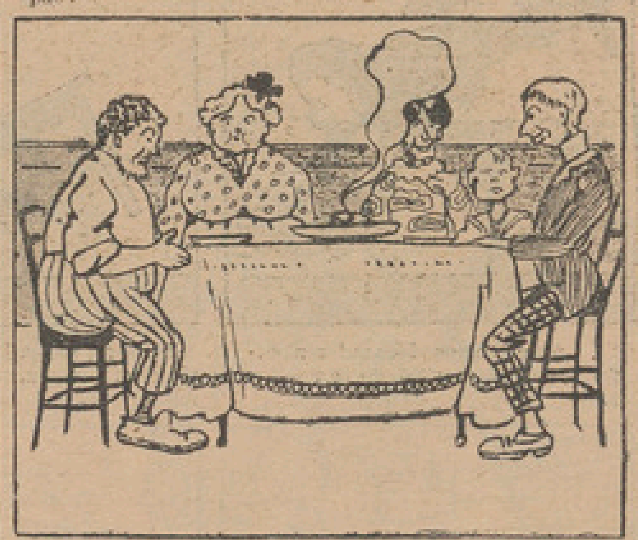
« Nous les recevrons, dit-elle. Certes ! nous ferons notre devoir, Justinien ! Mais confiez-vous à votre femme, mon ami. Ils viendront .. mais ne reviendront pas ! »



Les cousins Tatouille, de Sauçons-les-Jattes, arrivèrent chez les Mérinos, flanqués de leur petit dernier, et, tout de suite, Cymodocée-Aspasie les prit à part.



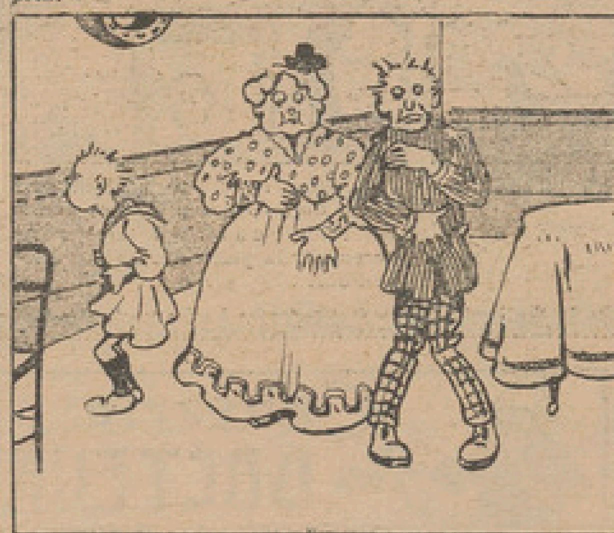
« A Paris, dit-elle, on n'a guère ses commodités. Vous allez prendre notre lit, mais il n'a pas de matelas. Jamais nous n'avons pu en acheter un, c'est hors de prix. »



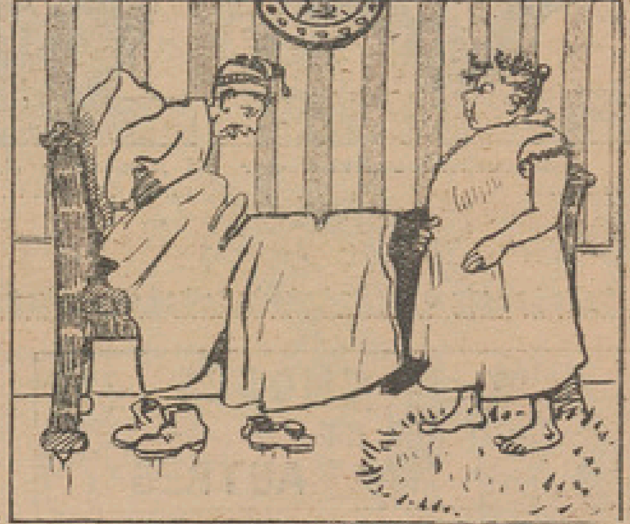
Un peu rafraîchis moralement, les cousins se mirent à table. On leur servit un tout petit morceau de veau arrosé de vinaigre. « A Paris, dit l'hôtesse, il court un tas de ma'adies... »



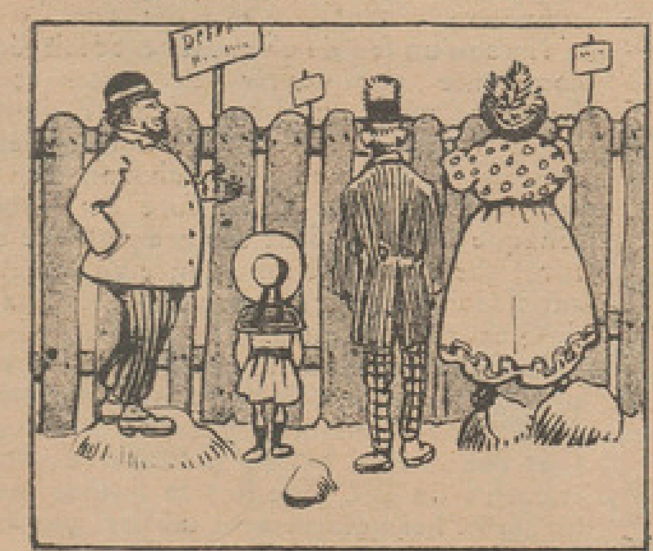
« ... c'est pourquoi on mange seulement des viandes blanches très vinaigrées. Pour le vin, il est fait avec des râclures de vieil acajou, et il a un goût de punaise. En voulez-vous, cousin Tatouille? »



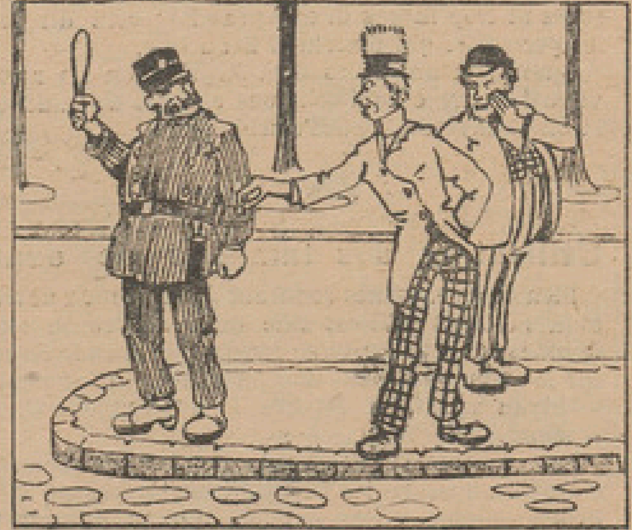
Le cousin Tatouille refusa net, pour la première fois de sa vie; on acheva le dîner avec du pain saboté, passé au pétrole, des fruits blets et de l'eau de Seine. « A Paris, disait Mérinos, il y a un tas de grèves .. on n'est sûr de rien. »



Les Tatouille affamés, et dégoûtés, passèrent une nuit affreuse sur les ressorts du sommier. On leur avait refusé de la lumière, car le gaz était fermé tous les soirs par la Ville De même l'eau.. de même, les w.-c..



« A Paris, leur dit le lendemain l'aimable couple, il y a des punaises. Les avez-vous senties ? Maintenant allons promener. » Ils les conduisirent devant des palissades du métropolitain : « C'est défendu d'aller plus loin... »



... dirent-ils. A chaque pas, même défense. Paris était miné; on risquait ses os à tout instant, et on payait pour traverser les ponts. Quand un agent arrêtait les voitures, il fallait lui donner deux sous...



Les cousins Tatouille rentrèrent affolés, firent leur malle séance tenante et s'enfuirent. Je vous réponds que, ce soir-là, les Mérinos firent un repas meilleur que la veille !

ANECDOTES

Dans la Garde.

Napoléon, caracolant dans une revue sur la place du Carrousel, perdit son chapeau. Un jeune lieutenant de voltigeurs se détacha de son rang et tendit à l'Empereur son légendaire bicorne.



Napoléon, occupé à maitriser son cheval, ne tourna pas la tête.

— Merci, capitaine, fit-il à tout hasard.

Et le lieutenant de se planter hardiment devant lui ;

— Capitaine ? merci, dit-il d'une voix gaie. Et dans quel régiment, sire?

— Ah! c'est juste, réplique l'Empereur en souriant de sa méprise.

Et, après un court instant de réflexion :

— Dans la Garde!

Le lieutenant était un brillant officier digne de cet avancement.

Désaugiers et les charcutiers.

Certain jour, le chansonnier ayant mérité, nous ne savons pas pour quel motif, les bonnes grâces des charcutiers de Fréjus, sa ville natale, fut convié par eux à honorer de sa présence un grand banquet qu'ils célébraient chaque année.



Désaugiers accepta sans façon et tout se passa bien jusqu'au dessert.

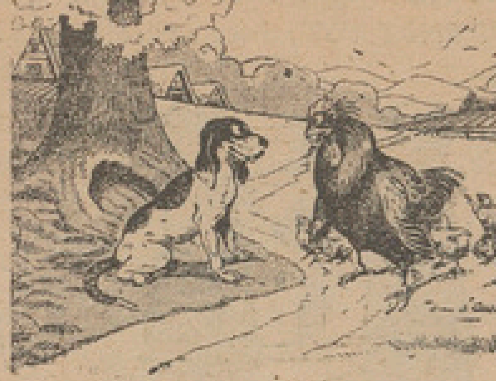
A ce moment le chansonnier-poète fut invité à régaler son auditoire d'un de ses refrains que le peuple aime tout particulièrement.

Le chansonnier se lève et, regardant ses voisins d'un air féroce, il entonne d'une voix stentor :

Des cochons... des cochons...

Grand charivari, les charcutiers, déjà

JUSTE APPRÉHENSION !



La mère Poule — Comme vous avez l'air content aujourd'hui, Monsieur Friquet!

— C'est bien naturel, figurez-vous que je viens d'être nommé gardien au Louvre, et je pense bien que si vous allez à Paris, vous m'y rendrez visite avec votre petite famille...

La Poule. — Au Louvre! jamais de la vie! On y crève les *Poussins* !!!



Lui. — La cuisine n'est pas encore prête?... j'ai le temps de dévorer le journal en attendant..

Elle — Ça se voit... tu as une mine de papier mâché!...



— Décidément, Julie, vous cassez beaucoup trop de vaisselle, je vais être obligée de vous remercier!

— Oh! madame... il n'y a pas de quoi!...



— Dire qu'il y a chez moi trois bambins qui n'fichent rien!...

ANECDOTES

émus par les vins généreux, allaient faire un mauvais parti à l'imprudent, quand celui-ci, reprenant sa chanson comme si de rien n'était :

Décochons... les traits de la satyre...

Ce furent alors des hourras, des trépignements et on félicita l'artiste d'être arrivé si heureusement à bon... « porc ».

Normand contre Normand.

A Domfront, une femme étant gravement malade, le mari se résigna à quérir un docteur (ce dernier n'était pas de Paris).

Celui-ci ausculte la malade, palpe, interroge, ne laissant rien deviner de son diagnostic; mais en causant il fit entendre qu'il avait quelques inquiétudes sur le paiement de ses honoraires.



— Monsieur, dit le paysan qui a compris, j'ai là dans mon bonnet trois louis qui ne doivent rien à personne. Que vous *teuiez* ou que vous *guérissiez* ma chère femme ils sont à vous à notre prochaine rencontre.

— Je la guérirai peut-être bien, répondit l'autre dans le meilleur accent du cru.

La malade expirait le lendemain. A quelque temps de là, le médecin se présenta chez le paysan.

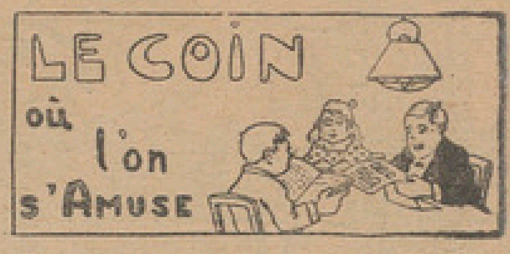
— Je viens vous apporter mes consolations, et en même temps.., me payer..., fit-il

— Docteur, répond le rusé paysan, je tiendrais bien ma promesse. Mais ces témoins vous diront comme moi que je ne vous devrais les cent francs que si vous aviez *teuié* ou *gari*... ma défunte. Or vous ne l'avez pas *téuiée*. N'est pas certain? ajouta-t-il en se tournant vers son fils et son valet qui étaient présents.

Et le docteur de répliquer aussitôt :

— Je n'avais point dit davantage que je ne la *teuierais* point, n'ayant point dit qu'elle mourrait.

Le paysan avait trouvé son maître. Il le paya et versa même une bolée de cidre à l'avisé disciple d'Hippocrate.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 19

Enigme — Tortue
Charade. — Saucisson.
Casse-tête. — Alain, Virgile.
Logogriphe. — Tir, Tiré, Tiret
Mots carrés.

I R B I T
R O I D E
B I L A N
I D A H O
T E N O N

1er Calembour. — C'est Noé, car c'est lui qui le premier s'est écrié : En avant, Arche!

2e Calembour. — Quand il monte au grand mât et qu'il se laisse dégringoler, alors on lui crie : Mousse, t'as chu! (moustachu).

Rébus. — Dugay-Trouin, Canrobert, Portugal.

Enigme.

On ne me prend pas au sérieux
Parce que j'fréquent' les fumistes.
Pourtant, je fais bien des heureux
Parmi les p'tits capitalistes.

Charade.

Mon premier, avec une cédille, devient un pronom démonstratif.
Mon second, un oiseau à longue queue.
Mon troisième, un grand historien français.
Mon tout : un chef.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms*).

a b c e i l o r r t t v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je sers de cible.
Ajoutez m'en deux ; je suis un outil de maréchal.
Ajoutez-m'en trois : je reviens au vainqueur.

Mots carrés.

1. Anneau.
2. Attire l'attention.
3. Sorte de boîte.
4. Aliment nutritif.

Calembours.

— Qu'est-ce qui tourne sans bouger de place?

— Par quoi Adam s'est-il rendu célèbre?

(Solutions dans le prochain numéro.)

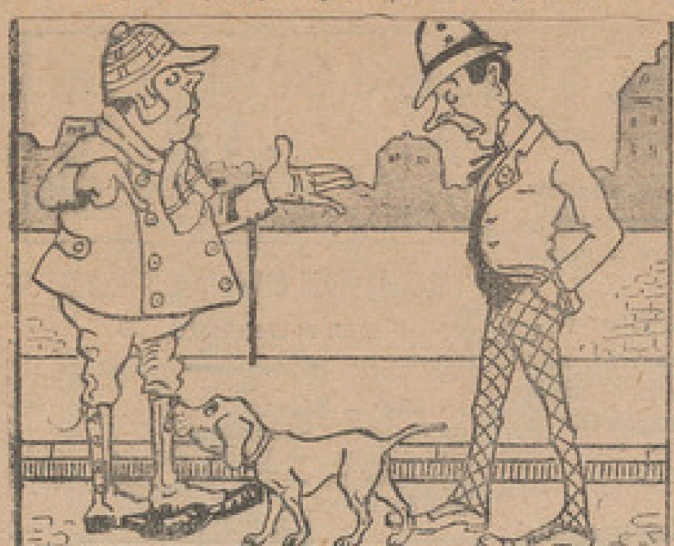
RÉBUS

Trouver le nom de trois chefs-lieux de départements.



(Solution dans le prochain numéro.)

UN CHIEN QUI A DU NEZ



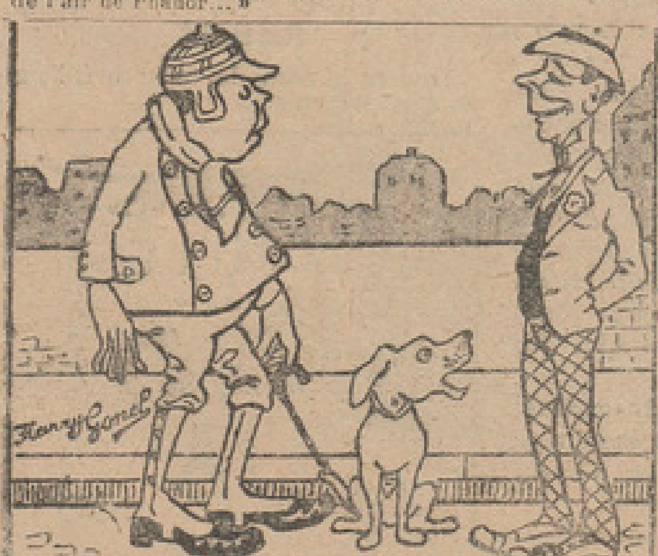
« Ce chien-là, mon çer, il a un nez phénoménal, auprès duquel celui de Cyrano, n'est que de la piquette. D'ailleurs, il en est du Midi, et dans nos contrées tout est extraordinaire, bêtes et gens. Tenez, une preuve entre mille... »



« Figurez-vous, mon bon, que, l'autre zour, ze pars à la chasse, histoire de se rendre compte de la valeur d'un chien qu'un ami venait d'acheter ; ze dis à ma ménazère : « Pitchounette, garde Phanor à la maison. » Malgré les zémissements de mon chien, je pars rejoindre les camarades... »



« ... on se met en chasse. Tour et détours, on avait fait au moins quinze lieues, quand, tout à coup, bagasse, qu'est-ce que ze vois arrivant au grandissime galop ? mon troun de l'air de Phanor... »



« ... il avait réussi à s'échapper de la maison et m'avait retrouvé, ayant, rien qu'à l'odeur, suivi la trace de mes pas ! C'est du flair, ça, qu'en pensez-vous ? — Je pense qu'il devait être grand temps de vous laver les pieds. »

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPATANT
POUR LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

LE ROI DES POLICIERS

Superbe roman d'aventures orné de 24 illustrations valeur réelle..... 3 fr. 50

Prix franco.......... 1 fr. 25

LES CONTES ILLUSTRÉS DE LA JEUNESSE

Un volume grand format, 320 pages, 260 gravures en couleurs.

Prix incroyable.... 2 francs.

ROBINSON CRUSOÉ

Un fort volume orné de nombreuses illustrations.

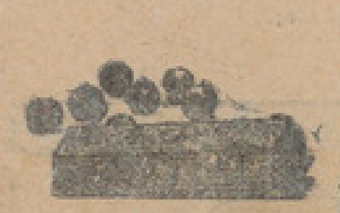
Prix franco......... 1 fr. 25

LE TOUR DU MONDE DE DEUX GAVROCHES PARISIENS

Un fort volume grand format orné de 55 illustrations.

Ce roman pour la jeunesse et la famille qui pendant toute une année a tenu en haleine les lecteurs du « Petit Illustré » est expédié franco pour le prix incroyable de.......................... 2 francs.

FARCES, ATTRAPES



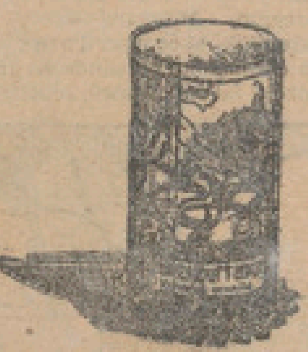
Pralines chocolat intérieur piment la boîte : 0 fr. 50



Boîte Bonbons double fond, dans l'une bonbons véritables, dans l'autre bonbons pimentés. La boîte : 0 fr. 50.



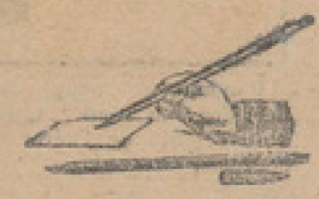
Pyramide magique, allumée, il en sort un serpent de deux mètres. Les 6 pièces : 0 fr. 95.



La bombe odorante, allumée il s'en échappe de petites balles qui répandent un excellent parfum. Les deux pièces : 1 franc.



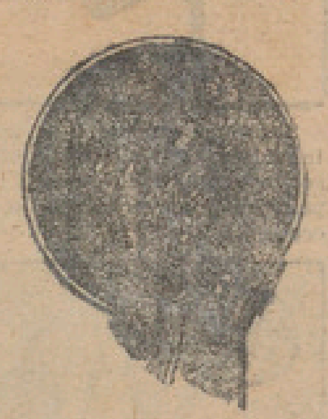
La bouteille mystérieuse elle se vide par le fond quand on la débouche. Avec mode d'emploi. Prix : 0 fr. 40



Le crayon récalcitrant, muni d'une mine d'un côté et d'une pointe de caoutchouc de l'autre. Prix : 0 fr. 30.



Crayon amer, n'écrivant pas on l'humecte, le goût est alors très amer. Prix : 0 fr. 30.



Épis japonais, feu d'artifice sans danger. Prix : 0 fr. 30 la douz



Chrysanthèmes feu d'artifice sans danger. Les cinq pièces : 0 fr 45.

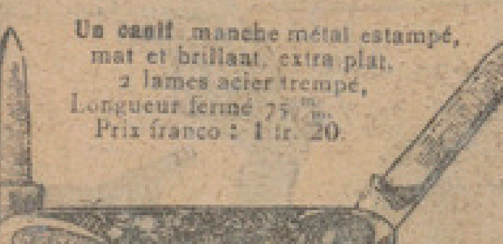
UNE RÉELLE OCCASION

50 superbes cartes postales illustrées pour la jeunesse et la famille.

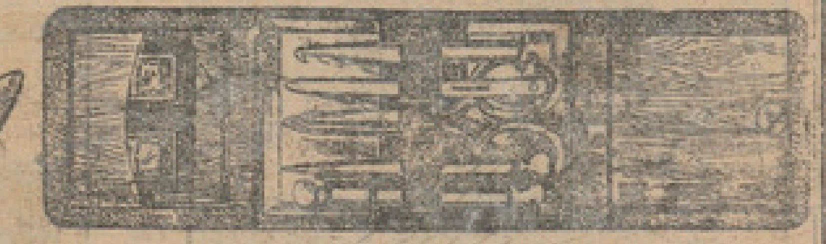
Franco.... 1 fr. 25.



Conte de neige feu d'artifice sans danger, d'un effet surprenant Les 6 pièces : 1 fr 20.



Un canif manche métal estampé, mat et brillant, extra plat. 2 lames acier trempé, Longueur fermé 75 m/m. Prix franco : 1 fr. 20.

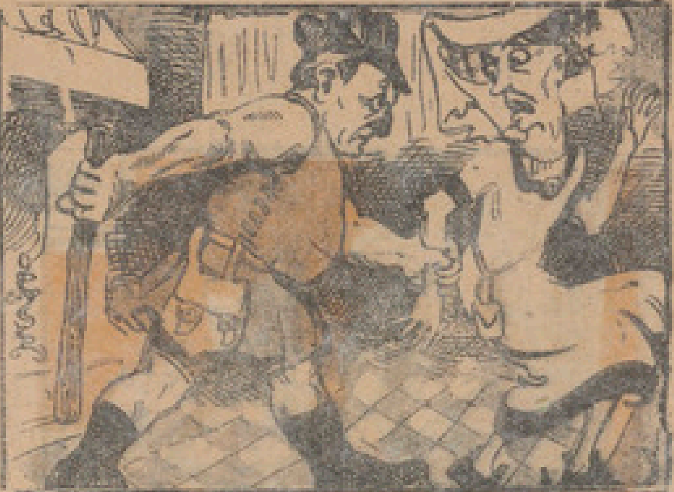


Trousse de dame, 6 usages, 2 paquets d'aiguilles bonne qualité Prix : 1 fr. 50

Tous nos prix sont franco.

Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste, à M. OFFENSTADT directeur, 3 rue de Rocroy, Paris.

LA CHATAIGNE



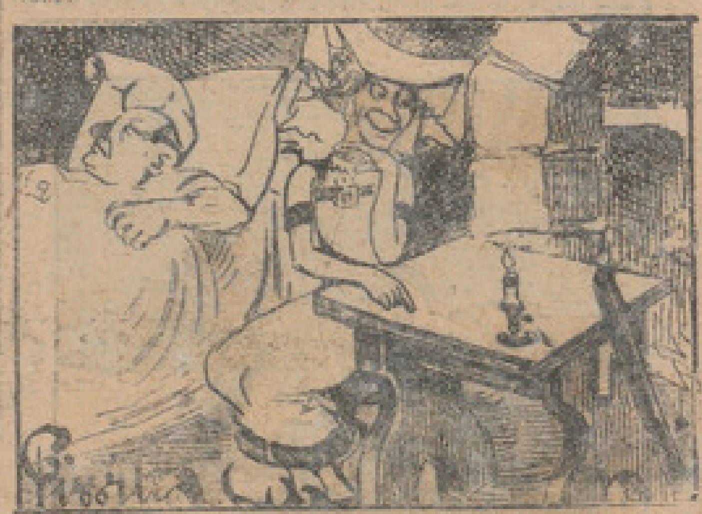
Mâme Yolande avait un mari qui trop souvent fêtait la dite bouteille Et ce qu'il y avait de pire, c'est que chaque fois que son seigneur et maître rentrait paf, n'aimant pas les observations, il la battait comme plâtre, ce qui ne convient pas à tous les tempéraments.



La pauvre femme s'en fut consulter la sorcière de la montagne, la vieille Hiffaud Kasquer. Celle-ci, après quelques simagrées burlesques, lui donna une châtaigne, miraculeuse, à son dire. Chaque fois qu'elle verrait son mari pris de boisson, elle devrait se mettre le fruit dans la bouche et se croiserait les mains derrière le dos en attendant les événements.

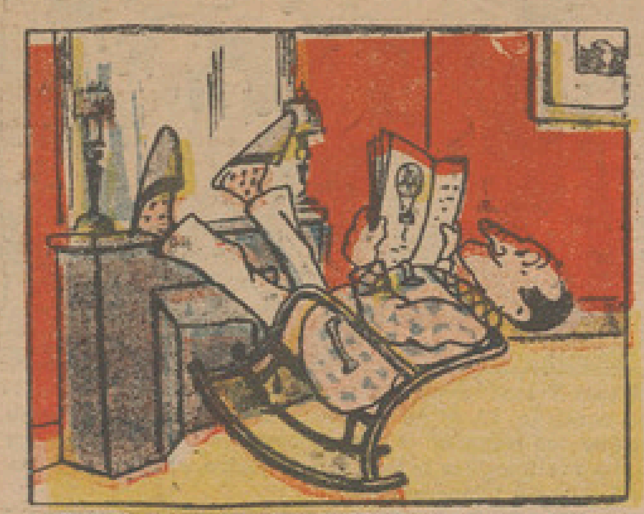


Le lendemain même elle put expérimenter le système de la sorcière et voir son efficacité. Son mari ne souffla mot, se coucha et s'endormit d'un sommeil réparateur. Yolande n'en revenait pas. Elle faillit en avaler son marron libérateur.



La sorcière, pas bête, connaissait l'âme humaine et savait bien que si pas mal de femmes restaient tranquilles et ne querellaient pas leur mari, elles n'auraient rien à redouter de la part de ceux-ci. La paix du ménage peut résider en un solide bâton. La réciproque est vraie : « Grâce à la châtaigne miraculeuse, plus de « chataigner », pas vrai, dame Yolande ? ..

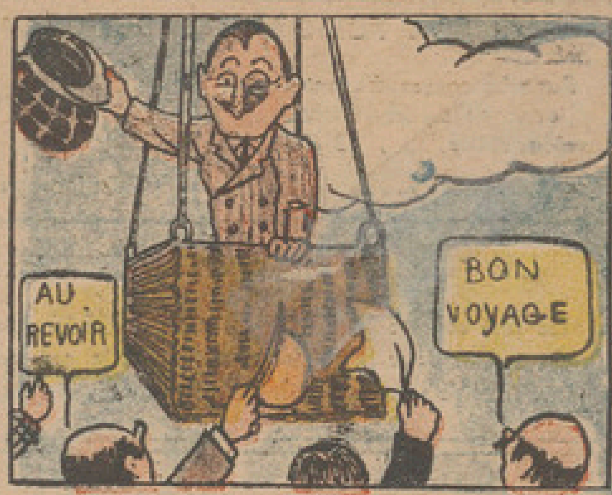
UN DRAME EN BALLON



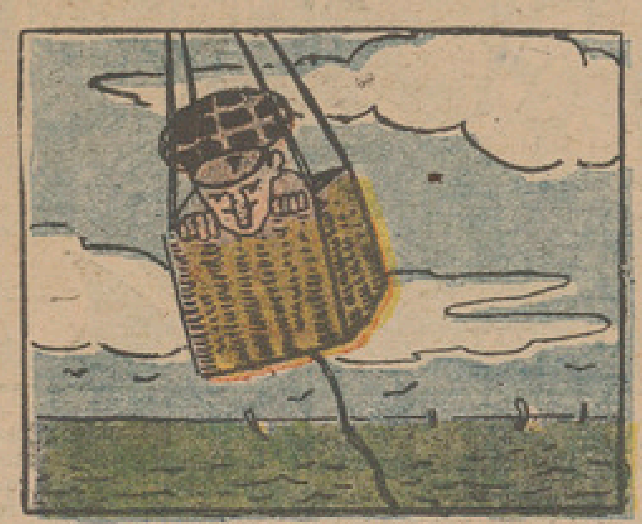
Onésime-Narcisse-Cyprien Pitonard, pour charmer ses loisirs, se plonge dans la lecture de bouquins se rapportant à l'aérostation. Enthousiasmé par les récits des intrépides aéronautes, il résolut un jour de faire lui-même une ascension.



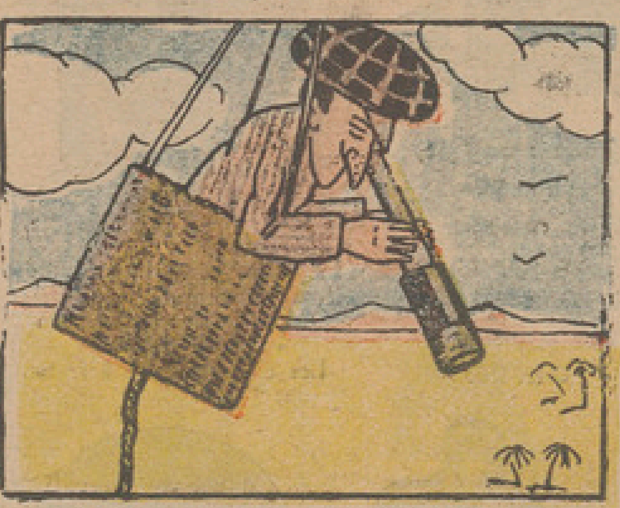
Comme il avait de l'argent il acheta un ballon et annonça qu'il allait partir en exploration du côté de l'Afrique. Pitonard devint célèbre du jour au lendemain, et comme il avait lui-même fait les frais de son ascension, personne ne trouva à redire. Au contraire il fut interviewé, félicité..



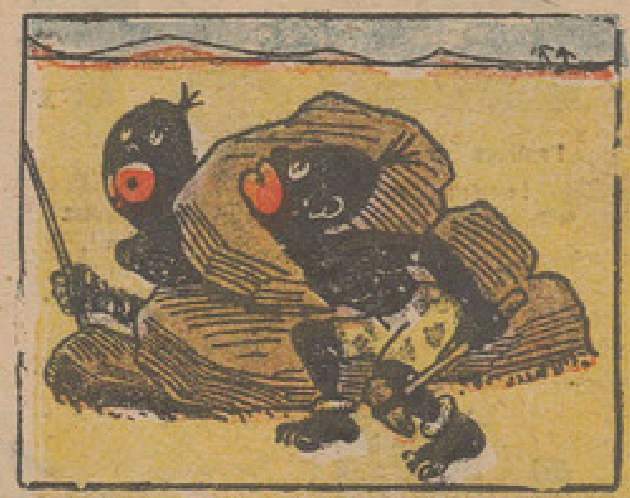
.. et le jour de son départ une foule nombreuse vint saluer et acclamer ce hardi pionnier de la civilisation. Pitonard d'un geste noble salua la multitude et s'éleva bientôt dans les airs.



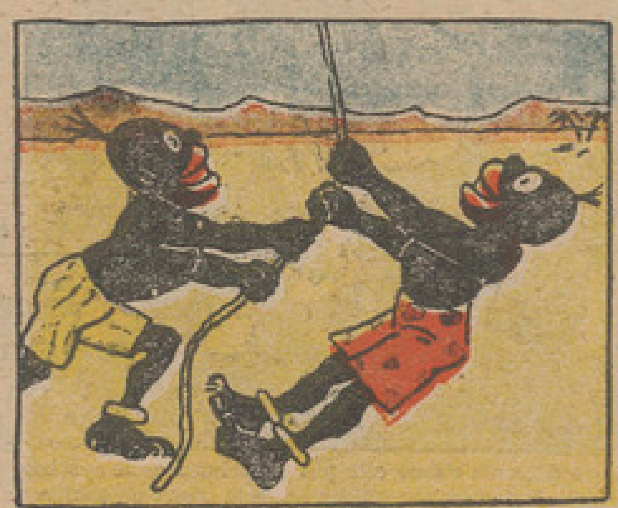
Le vent lui étant favorable, Pitonard se trouva le lendemain au-dessus de la mer, et arriva bientôt au terme de son voyage. En effet, il avait du bout de sa nacelle aperçu une terre déserte



Sans aucun doute, il se trouvait dans une contrée inhabitée, et il allait peut-être le premier fouler ce sol inconnu. Quelle gloire! Pitonard prit sa lorgnette pour examiner le terrain et voir où il pourrait descendre.



Pendant ce temps deux sauvages, dissimulés derrière un rocher, observaient attentivement les mouvements de l'aéronaute qui ne les avait pas aperçus.



Et quand Pitonard opéra sa descente, ils s'emparèrent du guide-rope* et grimpèrent dans la nacelle, alors que le ballon était encore à quelques mètres de terre.



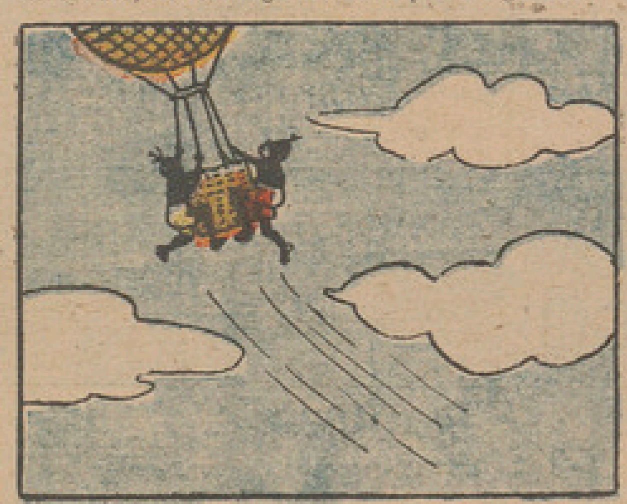
Pitonard fut désagréablement surpris par cette visite inattendue, qui contrariait tous ses projets, car sûrement ces moricauds-là devaient être des cannibales et sans écouter les protestations de l'infortuné aéronaute, ils le mangeraient aux petits oignons!



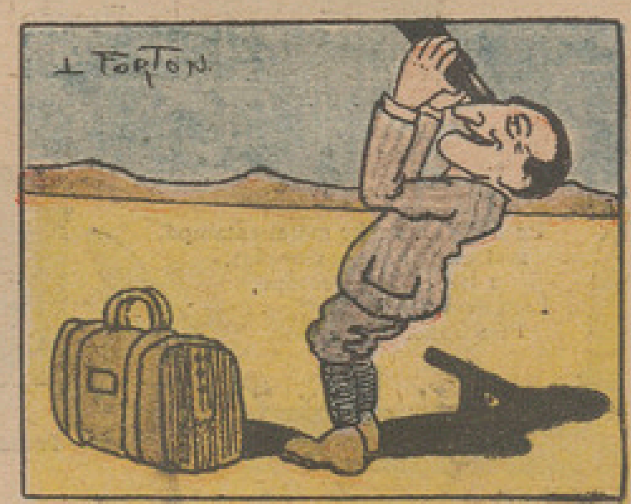
Ne sachant que faire pour échapper aux sauvages, Pitonard en fut quitte pour une legère secousse...



.. tandis que le ballon allégé remonta rapidement entraînant les deux moricauds accrochés à la nacelle



Et Pitonard, heureux de s'en échapper à si bon compte, regarda avec plaisir le ballon qui s'éloigna de plus en plus en filant avec une rapidité vertigineuse.



Onésime-Narcisse-Cyprien Pitonard se rappellera sa première ascension.

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant* : CONSTANT LEBLANC.